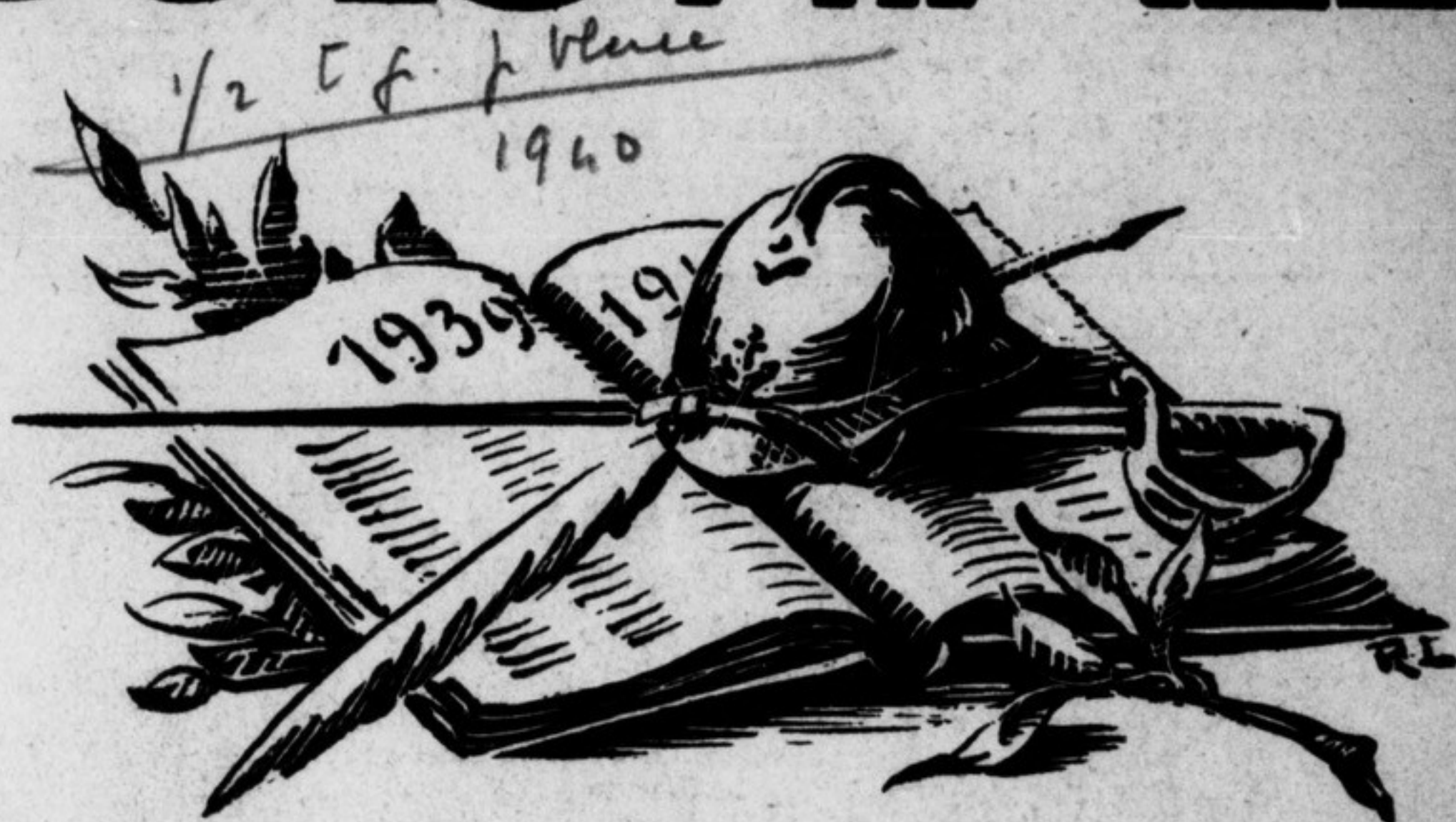


REVUE DES TROUPES COLONIALES



QUELQUES ARTICLES

Sur le front, avec le Corps d'Armée Colonial

La vraie Patrie française

Le Libéria

La Croix du Bigor

L'Amour

Jep

J. L. Gheerbrandt

Chef d'Escadron Pascot

Capitaine Vermeren

Jean Sermaye

80⁵ Le 109 (40)
JANVIER 1940

N° 267



LE NUMÉRO :

7 FRANCS

REVUE DES TROUPES COLONIALES

34^e ANNÉE

N° 267



JANVIER

1940

SOMMAIRE

Sur le front, avec le Corps d'Armée Colonial, par JEP	5
Le nouveau Règlement de l'Infanterie (3 ^e partie)	10
Dupleix, génie colonial	16
L'Amour (Nouvelle) par Jean SERMAYE	21
La vraie Patrie française, par J. L. GHEERBRANDT	28
Le Libéria (Étude géographique), par le Chef d'Escadron PASCOT, de l'Artillerie Coloniale	33
Le tirailleur inconnu.	44
La Croix du Bigor, expédition de Madagascar (1895-1896), par le Capitaine en retraite Henri VERMEREN	49
Perles, par le Capitaine S..... de l'Artillerie Coloniale	69

HORS-TEXTE

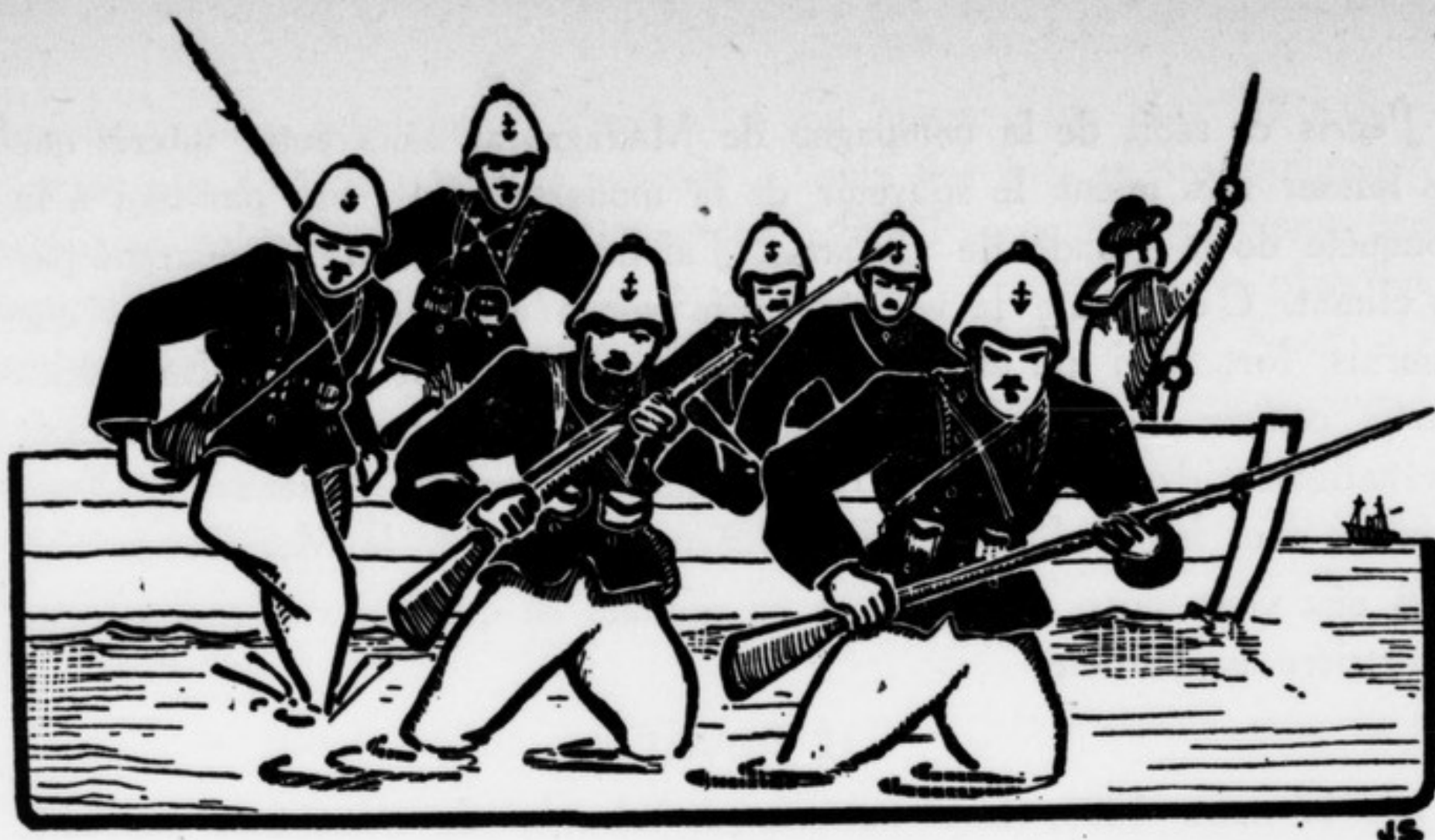
D'Alger à Tananarive, reportage photographique de Pierre ICHAC

Chronique de l'Étranger	71	Revue des Revues	86
Chronique de l'Empire	78	Bibliographie.	92
Informations.	82	Chronique philatélique	96

Direction : Section Technique des Troupes Coloniales, Hôtel des Invalides - Paris (7^e)

Administration, Abonnements, Publicité : 2, Avenue de La Bourdonnais, Paris (7^e)

80 Lc
109 (40)



LA CROIX DU BIGOR

EXPÉDITION DE MADAGASCAR
(1895-1896)

L'auteur de la Croix du Bigor a connu une existence militaire des plus mouvementées. Successivement dragon, bigor, puis garde républicain à cheval et gendarme colonial il a servi en Algérie, à Madagascar, en Indochine, dans la Métropole et dans la Ruhr.

Il a écrit ses souvenirs pour ses enfants et petits enfants sans aucune prétention littéraire, mais avec une mémoire impeccable et un don aigu d'observation.

Le capitaine Vermeren insiste sur le caractère de fidélité et de simplicité que présentent ses souvenirs sur la campagne de Madagascar. C'est un artilleur de marine, un modeste canonnier conducteur qui les a écrits, sans le secours d'aucun autre document que les statistiques des pertes de l'expédition.

Témoignage sincère d'un exécutant, ils ont une valeur inestimable de document vécu.

(N. D. L. R.).

J'écris ce récit de la campagne de Madagascar sans autre intérêt que de laisser aux miens le souvenir de la modeste part prise par moi à la conquête de la grande île africaine. J'ai eu la chance d'être épargné par le climat. C'est toute la vanité que je songe à en tirer en pensant que j'aurais fort bien pu être du nombre, trop élevé hélas, des camarades partis comme moi de France pleins de vie et d'entrain et qui dorment éternellement dans les marais, de la Betsiboka, sur les plateaux de l'Imérina ou dans les profondeurs de l'Océan Indien et de la Mer Rouge.

A eux vont toutes mes pensées en relatant ce que j'ai vu pendant cette meurtrière expédition.

LE DEPART

Le 17 mars 1895, la 7^e batterie de 80 m/m de montagne, capitaine Julien, dont je faisais partie comme 1^{er} canonnier conducteur, quittait Lorient pour aller s'embarquer à Marseille, à destination d'Alger et de là à Madagascar, où une expédition venait d'être décidée. Malgré l'heure matinale, 5 h. 1/2, beaucoup de Lorientais avaient tenu à accompagner la batterie à la gare et ils nous firent une chaleureuse ovation. Le train s'ébranla pendant que la musique du 1^{er} régiment d'artillerie de marine, jouait la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*, qu'un détachement de notre régiment rangé sur le quai présentait les armes et que nous agitions nos casques en liège aux cris répétés de « Vive la France ! Vive l'artillerie de marine » !

Aucun incident digne d'être relaté pendant le trajet d'ailleurs rapide de Lorient à Marseille. A midi, repas à Nantes; halte-repas le lendemain à Arvant (Cévennes); arrivée à Nîmes le même jour à huit heures du soir; nuit passée pêle-mêle à la caserne des chasseurs à pied. Départ le 19 pour Marseille, arrivée à midi, longue attente dans la gare et contre ordre d'embarquement immédiat, puis mise en route pour Toulon où nous arrivons le soir même.

Provisoirement, la batterie fut logée à bord du « Tarn » vieux navire en bois amarré au quai Cronstadt, et l'on attendit de nouveaux ordres. Comme incident, je n'en connais qu'un qui vaille la peine d'être raconté, c'est le genre de couchage que l'on nous imposa; je veux parler du hamac. Je ne saurais dépeindre notre ébahissement lorsque chacun de nous reçut d'un matelot fourrier l'espèce de sac de couchage muni de cordes et de boucles à chaque extrémité. Il y eut de bien drôles de scènes ce jour là dans la batterie d'entrepont du vieux navire de guerre; les uns ne sachant comment accrocher le hamac au plafond, l'accrochant mal et culbutant en essayant de s'enlever pour s'y coucher. Enfin au bout de

plusieurs essais infructueux, j'arrivai à me hisser dans mon lit balançoire et m'y trouvai fort bien, surtout à l'abri des rats et des cancrelats établis en colonies nombreuses dans les cales. Par contre je connus des camarades moins heureux qui durent se résigner à coucher sur le plancher pendant notre séjour à Toulon, d'ailleurs de peu de durée. Nous n'y restâmes en effet que jusqu'au 25 mars, laps de temps pendant lequel fut réuni le groupe d'artillerie de marine désigné pour l'expédition, dénommé *Groupe d'Afrique et des Antilles* et composé de trois batteries de montagne : 7^e (Lorient), 8^e (Toulon), 9^e (Cherbourg) et une section de munitions, 5^e (Rochefort).

Le 25, le groupe entier reprit le train pour Marseille et prenait à midi passage sur le paquebot *Ville d'Alger*.

Le colonel Candelot, du 1^{er} régiment, nous adressa à bord de touchantes paroles d'adieu. Il nous parla de la Patrie, de notre devoir et de l'espoir de nous voir revenir en bonne santé et victorieux pour la plus grande gloire de l'artillerie de marine, dont nous saurions dit-il, soutenir la vieille réputation d'arme d'élite. Il pleurait presque le bon colonel en nous haranguant, car, s'il était persuadé que chacun ferait son devoir, ne pensait-il pas aussi, avec son expérience des campagnes coloniales, combien pouvait être illusoire son vœu paternel de nous voir revenir bien portants et n'avait-il pas l'intuition que beaucoup, parmi les 600 artilleurs groupés autour de lui, ne reverraient plus la France. J'ai toujours pensé que l'émotion de notre grand chef était surtout faite d'appréhension de l'avenir et je ne me suis malheureusement pas trompé puisqu'une vingtaine d'entre nous seulement arrivèrent à Tananarive !...

Pour l'instant, si nous sommes un peu émus, c'est superficiel, il n'y a que le présent qui compte, tous volontaires, pleins de santé et d'entrain, venus de tous les régiments de France et d'Algérie (cuirassiers, dragons, chasseurs, hussards, spahis, artilleurs, génie) presque tous anciens gradés ayant fait la remise de leurs galons pour avoir l'honneur de faire campagne, nous étions surtout séduits par l'espoir d'aventures dans des pays merveilleux et nous formions, c'est indiscutable, une troupe sélectionnée à laquelle nos chefs pouvaient tout demander; ils n'eurent point de désillusion.

Je n'oublierai jamais l'émouvante scène de départ : la *Ville d'Alger* glissant sur les flots calmes de la rade pendant que la musique du 141^e d'infanterie, jouait *les Girondins*, auquel nous répondions au refrain en soulevant nos casques : *Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus*

beau etc... etc... et ce devait être bien empoignant d'entendre 600 hommes chanter ainsi, car je vis bien des assistants restés sur les quais s'essuyer les yeux. Plus d'un parmi nous subissait cette émotion patriotique. A toutes les fenêtres, et sur les navires ancrés dans le port de la Joliette, une foule énorme, agitait des drapeaux, applaudissait, criait à en perdre le souffle; et pendant ce temps le navire franchissait la passe, laissait à sa droite le château d'If, puis en avant toute ! Nous étions partis vers l'inconnu !...

La terre de France disparut dans la brume du soir, nous entrions en pleine mer, le cap vers le Sud. La mer était assez agitée sans être cependant très mauvaise; une forte houle faisait tanguer et rouler le paquebot, aussi 95% de l'effectif subit-il les atteintes du mal de mer. J'eus la chance d'être épargné et ce me parut de bon augure car c'est un terrible mal encore qu'il ne soit point dangereux. J'en eus d'ailleurs le spectacle pénible sous les yeux pendant la traversée. La *Ville d'Alger*, courrier rapide, n'était point aménagé pour transporter tant de passagers, donc, point de couchettes, tout le monde à la partie avant dans un espace trop petit et ce fut un joli désordre lorsque tous ces artilleurs se furent affalés dans tous les coins, le long du bordage, dans les escaliers, dans l'entrepont. Je renonce à le décrire et pour cause; je me rappelle avoir eu l'idée, vers minuit, de descendre dans l'entrepont et être remonté précipitamment, chassé par le lamentable tableau que formaient mes camarades couchés dans toutes postures sur le plancher couvert de déjections. Je me refusais à croire que des jeunes gens, si gais quelques heures auparavant, puissent être subitement rendus à un pareil degré d'abattement physique et moral. Le local pouvait avoir 5 mètres sur 6 et 2 de hauteur; une lampe électrique jetait sur ce grouillement d'hommes sa lumière blafarde qui s'ajoutait à la pâleur verdie des visages décomposés par les effets du terrible mal, on aurait dit des cadavres et joignez à celà, une odeur de goudron, de graisse chaude, de peinture fraîche, tel était l'aspect de l'entrepont de la *Ville d'Alger*. Je lui préfèrai le pont à l'abri des cheminées et passai la nuit à regarder la mer.

Le lendemain, à trois heures de l'après-midi, la terre d'Afrique était signalée et cette bonne nouvelle secoua la torpeur des malades; la teinte de l'eau de bleu foncé devint vert clair; le navire reprit son équilibre, le mal de mer disparut et chacun fut en un instant sur le pont.

On apercevait dans le lointain la haute chaîne de l'Atlas, puis bientôt un magnifique panorama se déroula devant nos yeux. Eclairée par

un soleil splendide, *Alger* nous apparut dans toute sa beauté. La ville, bâtie en amphithéâtre nous montra ses maisons blanches, ses palmiers, ses hauteurs verdoyantes et c'est sous cet enchantement que le paquebot entra lentement en rade et laissa tomber son ancre. Le débarquement s'effectua rapidement et c'est sous les acclamations de la population française et la curiosité des indigènes, qu'entraînés par la musique du 1^{er} Zouaves, nous traversâmes la ville pour gagner, par les rampes Rovigo, le Camp du Sahel situé au-dessus de la Casbah.

Les trois batteries et la section de munitions restèrent près d'un mois campés sous les tentes *marabout*, dans un bois de cèdres et sapins en bordure de la route d'El-Biar toute embaumée de mimosas et de roses. Nous dominions la ville et la baie : spectacle unique.

Le groupe exécuta ses tirs de guerre au-delà d'Hussein Dey vers le Cap Matifou. Le séjour à Alger fut très agréable; climat idéal, vie facile, marché bien approvisionné, dattes, figues, oranges, etc... le vin à 3 sous le litre, les cigarettes *Mélia* à 2 sous le paquet; des lieux de plaisir dans la pittoresque kasbah, des magasins de toutes sortes dans les rues Bal-el-Oued et Bab-Azoun, en somme tout ce qu'il fallait pour que des artilleurs de marine trouvent l'existence à leur goût. Mais, nous n'étions point partis de France pour venir vivre en sybarites dans Alger la Belle; et, le 18 avril, le transport affrété *L'Amérique* étant en rade, nous redescendîmes à vive allure, en musique et toujours acclamés, les rampes Rovigo.

LA TRAVERSEE

Nous prîmes place à bord, où se trouvait déjà la 17^e batterie montée de 80 m/m de campagne, du 38^e régiment d'Artillerie de terre. Ces guerriers avaient des boutons d'uniforme portant simplement deux canons croisés, les nôtres avaient en plus l'*ancree de marine*, ce fut suffisant pour que les 22 jours de traversée se passent sans qu'il y eut mélange des deux troupes. Guerre et Marine ce n'est pas la même chose !...

Ayant complété son chargement par 200 chevaux et mulets et du matériel, le navire leva l'ancre sous les vivats de la foule massée sur les quais pendant que les infatigables musiciens du 1^{er} Zou-Zou jouaient le *Chant du Départ*. Quelques heures plus tard, Alger disparut et nous nous mîmes à regarder les nombreux marsouins s'ébattre et lutter de vitesse avec le bateau.

La côte d'Algérie, puis celle de Tunisie, furent en vue toute la journée et le lendemain après avoir passé près de l'île de *Pantellaria* nous arrivions devant *Malte*. Je remarquai une forteresse qui est paraît-il le château des anciens chevaliers. La ville est située dans le fond d'une baie et bien protégée par une forte escadre anglaise. Un croiseur vint se poster sur notre route, échangea des signaux avec notre navire qui salua en abaissant et relevant trois fois son pavillon, salut rendu par le Britannique retournant vers le port.

Deux jours après, nous aperçûmes quelques cimes de cocotiers et une tour blanche; c'était *Alexandrie*; le lendemain nous entrions à *Port-Saïd*.

Sans tarder, vinrent se ranger à tribord et à bâbord de grands chalands chargés de charbon et une multitude d'arabes déguenillés se mirent à déverser dans les flancs du bateau des paniers de noir combustible. Nous connûmes le bonheur de vivre quelques heures dans un nuage de poussière qui nous fit ressembler à des demi-nègres, mais cet inconvénient ne nous empêcha pas de faire une bonne provision de tabac et fruits ainsi que que d'une pâte sucrée appelée *Rahat-loukoum*. Il m'arriva une petite aventure que je ne puis résister au désir de conter.

Notre navire était amarré à des bouées au milieu de l'estuaire précédant le canal et à hauteur de la statue de *Ferdinand de Lesseps*. Le long du bord, montés sur des petits canots plats, circulaient des marchands arabes ou levantins. Les achats se faisaient au moyen d'un petit panier attaché par l'anse au bout d'une longue corde lancée à bord lestée d'une pierre. L'acheteur mettait son argent dans le panier, le redescendait, le marchand vérifiait et plaçait l'objet qui lui était demandé. Je dois ajouter que ces mercantis arrivent à comprendre et baragouiner presque toutes les langues. Tout s'était bien passé pour moi au début de l'escale, j'étais en confiance et quelques instants avant le départ j'eus l'idée d'acheter encore des oranges et du tabac, je reçus le bout de corde, mis une pièce de cinq francs dans le panier qui redescendit en vitesse - malédiction, l'arabe prit la pièce, opéra une vigoureuse traction sur la ficelle qui m'échappa et je restai tout pantois. J'invectivai contre mon voleur qui, riant à pleines dents, m'appela *alouf* du nom de l'animal impur pour les fils de Mahomet. Sans perdre de temps, je descendis dans la cale où se trouvaient des mulets et faisant un mélange de crottin et d'eau dans un seau je guettaï par un sabord le passage du *sidi* puis je lui déversai en pleine figure le contenu de ma vengeance. Son étalage était maculé et je n'eus plus ensuite qu'à remonter sur le pont pour entendre

l'arabe débiter avec une volubilité extraordinaire et dans toutes les langues, les malédictions qu'il adressait tant à ma personne qu'à toute ma famille jusqu'à la septième génération au moins.

Ça valait bien cent sous !...

Quelques instants plus tard, *l'Amérique* entra à toute petite vitesse dans le *Canal de Suez*.

La traversée dura quarante heures par suite de la nécessité de se garer à chaque rencontre avec un navire allant en Europe. Ce dernier ayant droit de priorité sur celui allant vers la Mer Rouge.

La largeur du canal est de trente mètres environ et sa longueur de 89 milles. Il traverse continuellement des dunes de sable, d'où la nécessité de le draguer constamment pour éviter l'obstruction du fond n'ayant que dix mètres environ. Il traverse les lacs Mengaleh et Ismaïlia où le navire peut augmenter la vitesse dans un canal marqué de bouées coniques peintes en rouge.

Suez, marque la fin du canal; la ville n'offre rien de particulier à part son ancienneté; Ismaïlia à mi-distance est comme Port-Saïd une agglomération sortie du sable au moment de la construction du canal.

En quittant Suez, c'est la *Mer Rouge*; on remarque à droite les *Montagnes bleues*; le mont Horeb à l'entrée de l'Arabie Pétrée. On voit aussi sur la rive asiatique une oasis appelée *Fontaine de Moïse*. Ce serait, paraît-il près de cet endroit que les Hébreux arrivant de la Haute-Egypte auraient traversé la Mer Rouge. Dans le lointain, à gauche, on aperçoit le Mont Sinaï.

La traversée de la Mer Rouge dure en général 4 jours; c'est plus que suffisant car cette nappe d'eau a la réputation très justifiée d'être la plus inclémentaire du globe sous le rapport de l'élévation de la température. Au moment où nous nous y trouvions, c'était le calme plat, l'onde amère était unie comme un miroir, ridée de temps à autre par des bandes de poissons volants effrayés par notre passage. Ces poissons munis de membranes semblables aux ailes des libellules s'élèvent au-dessus de la surface et parcourent ainsi quelques centaines de mètres avant de retomber dans leur élément.

Le navire traçait sa route comme s'il eut été dans de l'huile; l'étrave n'arrivait en fendant la surface qu'à produire un bourrelet sans écume. Bien que le pont fut couvert de bout en bout par une tente, il faisait, surtout de 9 heures à 16 heures, une chaleur intolérable; tout être vivant était

anéanti. Le soleil d'une blancheur éblouissante, faisait miroiter la masse liquide, qu'il n'était pas prudent de fixer trop longtemps sous peine d'insolation. A ce supplice, venait s'ajouter la pénurie d'eau potable. En effet, outre l'équipage, nous étions bien près d'un millier à bord et, ainsi que je l'ai dit, nous avions près de 200 chevaux et mulets. Indépendamment de la réserve d'eau douce, la machine distillait sans arrêt de l'eau de mer, mais, les besoins, malgré le rationnement, étant supérieurs à la production, force était de la distribuer presque chaude dans les récipients appelés *charniers*. Ce n'était pas le rêve !

Les animaux, entassés sur le pont, dans l'entrepont et jusque dans le fond de la cale, étouffaient littéralement dans les boxes où ils se trouvaient à moitié suspendus par de larges sangles leur comprimant le ventre et les côtes et les écorchant. Ils faisaient peine à voir. Nous les aspergions fréquemment avec des lances de pompe à incendie, des manches à air en toile renouvelaient le mieux possible l'air empuanti des cales ; mais, malgré tous ces soins, une dizaine de chevaux ou mulets ne purent supporter ce régime exceptionnel de souffrances et furent jetés en pâture aux requins pullulant dans ces parages.

Les nuits étaient un peu moins pénibles, nous pouvions enfin quitter nos casques de liège, et nous étendre sur le pont en contemplant le ciel étoilé à profusion, ou nous appuyer au bastingage en regardant la mer phosphorescente. Descendre dans les batteries où se trouvaient nos couchettes, il ne fallait point y songer : c'était la fournaise, sans compter les punaises activement dévorantes.

Le navire traçait sa route dans un silence complet, ponctué seulement par le bruit des pistons et le ronronnement de l'hélice brassant la mer. Dès quatre heures du matin, avant que le jour paraisse, nous procédions au lavage à grande eau des écuries et du pont. C'était le meilleur moment. Nous pâtaugions avec satisfaction dans l'eau de mer coulant à flots par les manches d'arrosage et c'est avec appréhension que nous voyions soudain surgir à la ligne d'horizon, le gros disque rouge annonciateur de la fournaise journalière.

La nourriture était ce qu'elle a l'habitude d'être sur les navires transportant des troupes. Le matin, café. A 10 heures et à 5 heures soupe, bœuf ou endaubage (singe), haricots ou pois chiches, pâtés, pain et un quart de vin rouge.

La vie, sur un navire encombré, ne pouvait être qu'insipide dans sa

monotonie, elle n'y manqua point. Nous n'étions d'ailleurs pas des touristes.

La discipline, comme il est de règle dans l'artillerie de marine était ferme, bienveillante et exempte de toute tracasserie. Chacun savait ce qu'il avait à faire et l'exécutait scrupuleusement. Chaque pièce formait une petite communauté très unie où les mauvaises têtes, s'il y en avait eu, se seraient vite fait mettre au pas. Les punitions étaient pour ainsi dire inexistantes.

Le quatrième jour, le détroit de Bab-el-Mandeb était en vue et la brise venant de l'Océan Indien vint mettre un terme à notre situation d'humains cuisant en vase clos.

Bab-el-Mandeb, veut paraît-il dire *Porte de larmes*; *Porte de l'enfer* serait à mon sens mieux indiqué. Les damnés ne doivent pas avoir plus chaud chez Satan.

Escale à *Perim*. Ile rocheuse située au milieu du détroit. Port anglais, bien entendu, où le navire s'approvisionna en charbon et en eau douce pendant que, comme de grands enfants nous nous amusions à jeter des sous aux petits Somalis, au crâne rasé, nageant autour du bateau, sans paraître se soucier le moins du monde tant du soleil que des requins rôdant aux alentours et qui doivent bien en boulotter quelques-uns de temps à autre. Ces indigènes aux formes gracieuses, aux yeux intelligents, aux dents éblouissantes de blancheur sont des nageurs et plongeurs étonnants. Ils ont vite fait de rattraper la pièce et de la mettre dans la bouche qui est leur porte-monnaie, attendu qu'ils sont simplement vêtus d'une ficelle !... Dans l'eau transparente nous pouvions suivre leurs évolutions et remontées à la surface; ils lançaient une fusée d'eau de mer comme le ferait un poisson souffleur. Puis, tout de suite - « oh ! oh ! à la mè ! camarade oh ! oh ! ». Pendant des heures entières, certains d'entre eux restèrent dans l'eau, nageant sans effort. D'autres sans doute plus fortunés, se tenaient en équilibre sur l'arrière de pirogues minuscules, dirigées d'une main à l'aide d'une petite palette.

Tous avaient les yeux fixés sur les passagers et dès qu'une pièce était lancée, hop ! tous à l'eau, les pirogues chavirées, les palettes à la dérive, c'était sans importance, la pièce de monnaie recueillie, ils avaient vite fait de rejoindre leur esquif, le remettre à flot et reprendre leur rame. Plusieurs montèrent à bord et plongèrent du haut du pont supérieur.

Nous eussions aimé nous désaltérer par l'achat d'oranges, noix de coco, bananes ou autres fruits, mais *Perim* n'ayant à nous vendre que du *cardiff*.

nous nous contentâmes d'avaler de la poussière noire. Ce fut donc sans regret que nous vîmes *L'Amérique* sortir à reculons du port et mettre le cap au sud-est à travers le golfe d'Aden.

En quittant Perim, on aperçoit à gauche sur la côte d'Asie, une région rocheuse au milieu de laquelle s'élèvent quelques maisons bâties en maçonnerie. Leur blancheur tranche sur le fond noirâtre et aride des rocs. C'est *Cheik-Saïd*, petite possession française. Le séjour dans ce bled, ne doit pas être très enviable, mais la satisfaction de faire flotter le drapeau tricolore à l'entrée de Bab-el-Mandeb vaut bien quelques sacrifices. A droite, vers l'Afrique, nous longeons de nombreux îlots masquant l'entrée de la baie de Tadjourah au fond de laquelle se trouve Djibouti que je verrai au retour. Deux jours de navigation nous amènent devant le Cap Guardafui, passage assez redouté en raison des brouillards de sable qui l'obscurcissent et font se jeter à la côte les navires voguant à l'aveuglette par suite de l'absence de phare que les Somalis ne permettent pas d'édifier. Nous doublons le cap par beau temps clair et apercevons encastées dans les rochers plusieurs carcasses de bateaux en train de pourrir. Si l'on tient quelque peu à l'existence, il n'est pas indiqué de naufrager sur cette côte, les Somalis ayant paraît-il tôt fait après pillage de régler sommairement la question.

Au loin, à gauche, nous apercevons les îles Socotora; l'une d'elles, la plus près de nous, affecte la forme d'un lion couché regardant vers le Nord. Le ciel autour des îles est obscurci par le vol de myriades d'oiseaux de mer qui peuplent ces parages presque inhabités et inhospitaliers.

Après Guardafui et un autre cap appelé Ras-Afoum, *l'Amérique* prend franchement la direction du Sud et quelques heures après, toute terre a disparu, nous voguons dans l'Océan Indien vers l'Equateur.

Traversée monotone en ce sens que les jours et les nuits se succèdent et se ressemblent par l'absence de tout incident venu du dehors. Il faut avoir navigué dans ces conditions pour se rendre compte de l'impression d'isolement ressentie en présence de l'immensité de la mer. Partout, aussi loin que la vue peut porter, c'est la mer, toujours la mer ! - que l'homme est donc petit devant cet infini liquide et que même notre navire est bien petite chose, qu'un accident survienne, que cette coque vienne à s'entr'ouvrir, que restera-t-il quelques heures après ? tout au plus de rares épaves que les courants disperseront et d'autres navires passeront sans se douter qu'à 3 ou 4.000 mètres sous leur coque, gisent les débris d'un fier paquebot et les restes du millier d'hommes qu'il emportait.

Pour l'instant, l'*Amérique* nous emporte lentement mais sûrement vers Madagascar.

La température n'est pas trop pénible, nous recevons par tribord une brise légère qui a tendance à s'accroître au fur et à mesure que nous approchons de l'Equateur, c'est l'annonce de la *mousson*, vent périodique soufflant six mois dans un sens, six mois dans l'autre.

Après huit jours de route nous passons la ligne sans grandes formalités. Le baptême traditionnel nous est administré copieusement par les embruns qui embarquent par dessus bord. La mer devient de plus en plus agitée. Ce n'est pas encore la tempête, mais ça ne saurait tarder et en effet, à hauteur des îles Amirantes que nous apercevons au loin sur la gauche, nous essayons ce que les matelots du bord appellent un coup de tabac. C'est paraît-il une queue de typhon qui nous arrive du détroit de Mozambique. Si ce n'est que la queue, il faut admettre qu'elle fouette bien et nous trouvons plus que suffisante la danse qu'elle fait exécuter au navire.

Nous roulons et tanguons de façon assez inquiétante, à croire que la cargaison principalement les chevaux et mulets, logés sur le pont, vont passer par dessus les bastingages. Ces malheureux animaux qui, comme les passagers, souffrent du mal de mer, n'arrivent qu'à grand peine à se maintenir en équilibre malgré les sangles qui les soutiennent. Ils se débattent et s'abattent; ce n'est pas une opération de tout repos que de les relever, chaque coup de roulis les envoie au bout de leur box avec un bruit infernal des sabots qui martellent le pont et une autre inclinaison leur fait exécuter le même tapage en sens inverse.

Dans les batteries d'entrepont, tout ce qui est mobile exécute des chassés-croisés d'un bord à l'autre, gamelles, bidons, assiettes, cuillers et fourchettes, quarts et autres récipients métalliques produisent un vacarme assourdissant et, dominant le tout, le sifflement du vent dans la mâture, les paquets de mer frappant la coque dans un bruit de tonnerre en faisant frémir tout le navire; l'hélice qui sort de l'eau et tourne à vide en s'affolant ajoute à l'impression d'insécurité que nous ressentons, tout en ayant l'air de crâner. Au fond, chacun de nous préférerait être sur le plancher des vaches. L'ennui est que l'on ne peut demander à descendre !

La nuit, c'est encore moins drôle avec l'électricité qui s'éteint par instants. On entend les cris des hommes de garde aux écuries. « Les conducteurs sur le pont pour relever les mulets » et l'on y va à tâtons, en se cramponnant pour ne pas être enlevé ou culbuté par un paquet de mer

ayant franchi le bastingage. Parfois, il se produit une accalmie, le navire reprend sa stabilité, tout de suite on espère que c'est la fin du mauvais temps, mais, quelques minutes plus tard, le vent redouble et la séance continue.

Enfin, après deux jours et deux nuits où personne ne songea à chanter *Les blés d'or*, la pluie se mit à tomber et la mer se calma relativement. Nous approchions de l'archipel des *Comores* où nous allions être à l'abri.

Le 5 mai, nous passons devant une grande île, c'est *Moheli* puis le lendemain nous apercevons la terre de *Madagascar*. Nous longeons par beau temps la côte verdoyante parsemée de petits îlots et le 10 mai au soir, l'*Amérique* jette l'ancre en rade de Majunga après 22 jours de traversée.

Bien que nous ayions passablement besoin du sommeil auquel se prêtait l'immobilité du navire, personne ne dort ou presque cette nuit là. Chacun se préparait à descendre dès le matin et pour la première fois nous attendîmes avec impatience le lever du soleil.

LE DEBARQUEMENT A MAJUNGA

Nous étions ancrés à l'embouchure de la Betsiboka, fleuve roulant des eaux limoneuses. Tout autour de nous étaient immobiles de nombreux navires de commerce chargés de troupes ou de matériel et dans le fond de la baie de Bombetoke stationnaient trois croiseurs peints en blanc de l'escadre de l'Océan Indien. Au loin, sur la gauche, une plage, un groupe d'une trentaine de maisons blanches, des cases en paillottes, tel était l'aspect du port et de la ville de *Majunga*.

Tout près de nous, je remarquai deux navires anglais, le *Collingham* et le *Brinckburn*. Affrétés par le Gouvernement français pour transporter les canonnières et chalands démontables, destinés à nous aider à remonter la Betsiboka jusqu'à Suberbieville, de manière à éviter le séjour dans la contrée meurtrière du Boeni, ces bateaux trouvèrent le moyen de s'aborder en cours de route et de relâcher à Messine pour s'y réparer, d'où un retard considérable et bien inopportun dans leur arrivée, au moment où on aurait eu tant besoin de leur cargaison. Cet incident eut une répercussion fâcheuse sur la mise en marche du corps expéditionnaire.

Contrairement à nos prévisions, le débarquement ne devait commencer pour nous que le 12. Nous n'étions pas seuls et les moyens de transport

faisaient défaut : quelques chalands et chaloupes pour les animaux et le gros matériel ; les canots de la flotte attachés par 5 ou 6 à la queue-leu-leu et remorqués par des vedettes à vapeur pour le transport des troupes. C'était plutôt lent comme opération et d'autre part comme la quille des baleinières ne permettait pas d'approcher du rivage à déclivité assez peu prononcée, pas mal d'entre nous dédaignant la passerelle étroite et flexible apposée sur le bordage et sur la rive, sautèrent à l'eau comme de jeunes Somalis. « A la mè camarade ! » et, trempés comme des poissons, le sac d'une main, les musettes de l'autre prirent pied en riant sur la plage. Ce fut ainsi que je foulai pour la première fois le sol de Madagascar.

Il y avait sur la lagune où s'effectuait notre débarquement un encombrement dont on ne saurait se faire une idée. Tonneaux de vin, sacs de riz, de sucre, de café, caisses de biscuits, bidons de saindoux, caisses de conserves, roues de voitures Lefebvre, brancards, caissons, pièces d'artillerie, montagnes de sacs d'orge, de balles de foin et de paille, et là dessus un grand soleil dont les rayons faisaient miroiter les parois en zinc des caisses, et fusillaient les tonneaux de vin au risque de faire tourner en vinaigre le précieux liquide.

Partout s'édifiaient des hangars en planches recouverts de bâches et des coolies de toutes races y amoncelaient les provisions. On voyait que la France lointaine n'oubliait pas ses enfants. Je ne pus m'empêcher de plaindre les officiers d'administration et leur personnel d'avoir à emmagasiner, classer et inventorier tout cet amas d'utiles marchandises ; besogne ingrate, sans gloire et cependant de tout premier plan dans un pays sans ressources.

Il y avait aussi beaucoup de caisses portant comme marque une croix rouge et l'inscription *Don des femmes de France - Comité d'Alger, de Paris, de Lyon, etc...* nous pensions que les malades auraient des douceurs et c'était très bien ainsi.

Pour gagner le *Rova* ou fort où nous devions camper, les batteries suivirent la voie du Decauville, construit sur la plage et allant vers l'intérieur de la ville, où nous ne tardâmes pas à faire une entrée silencieuse. J'ai dit ville ! Village conviendrait mieux. Il n'y avait le long d'une rue de deux cents mètres qu'une vingtaine de maisons, construites en maçonnerie et une cinquantaine de cases en bambou. Ces dernières donnaient asile à de rares indigènes et à quelques mercantis venus on ne sait d'où pour

vendre aux troupes leur pacotille, leurs conserves, des boissons de marques plus ou moins authentiques, et du tabac.

Le campement de l'artillerie était situé en contre-bas du *Rova* (Rouve) sur le versant regardant la baie. Un magnifique bois de manguiers aux rameaux touffus était à proximité et donnait l'impression d'une fraîcheur où il aurait fait bon se reposer. Quel dommage qu'il y ait eu le jour tant de mouches et le soir tant de moustiques ! D'ailleurs, nous n'étions pas venus pour villégiaturer et encore moins pour nous gratter l'épiderme.

A l'arrivée, et les tente-abris dressées, nous fîmes connaissance avec des camarades de l'arme venus des batteries de Diego-Suarez en mars. Ils avaient déjà opéré contre les Hovas à Marovoay et s'apprêtaient à rejoindre Diego. Ils ne semblaient pas positivement enchantés de leur excursion dans l'intérieur, non que l'ennemi parût bien redoutable mais, la fièvre, la dysenterie dont les traces se remarquaient sur leurs visages amaigris et d'un jaune terreux en disaient plus long que les récits qu'ils nous firent et que nous crûmes exagérés. Nous étions en effet non seulement des incrédules, mais des ignorants. Pour nous, Madagascar était une île au Sud de l'Afrique, peuplée par les Hovas et gouvernés par une reine très jolie qui s'appelait *Ranavaloa*, elle était dit-on mariée à un vieux type, son premier ministre, appelé *Rainilaiarivony*. Elle habitait à Tananarive, une ville de 100.000 habitants située à 600 km. de Majunga ; les demoiselles de la ville étaient, paraît-il, fort belles et pas trop farouches. Enfin le Général en chef s'appelait *Ramahazombazaha* (en français de troupier Ramasse ton bazar), d'où Ramasombasa.

C'était comme on le voit plutôt rudimentaire en fait de documentation, mais ça suffisait à nous contenter. Quant au climat pernicieux, aux fatigues, aux privations, il serait temps d'y songer quand on serait en route.

Des informations provenant des cuisines, centre toujours bien informé à l'aide des secrétaires et des ordonnances, indiquaient que l'ennemi se trouvait à 50 ou 60 kilomètres battant en retraite sur Tananarive.

COMPOSITION DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir pendant la campagne, au hasard des rencontres, voici tant bien que mal la *composition du Corps expéditionnaire* :

Commandant en chef : Général de division Duchesne.
Chef d'Etat-Major : Général de Torcy.
Directeur des Etapes : Colonel Bailloud.

1^{re} brigade (Guerre) : Général Metzinger

200^e de ligne : Colonel Gillon.

40^e bataillon de chasseurs alpins : Commandant Massiet-Dubiest.

Régiment d'Algérie (mixte) Légion et tirailleurs algériens : Colonel Oudri.

Artillerie : 17^e, 18^e batteries montées (38^e régiment Nîmes).

80 m/m de campagne.

Section de 120 m/m court de campagne.

15^e et 16^e de montagne (Sousse) 80 m/m.

Cavalerie : Escadron du 1^{er} chasseurs d'Afrique : capitaine Aubier, 150 cavaliers.

Train des équipages : 30^e escadron (6 Cies) : Commandant Deyme.

Génie : 11^e, 12^e, 13^e, 14^e Cies - 800 hommes : Commandant Marmier.

30^e section de C. O. A. - 30^e section d'infirmiers.

Section de secrétaires d'Etat-Major.

2^e brigade (Marine) : Général Voyron

13^e régiment d'infanterie de marine : Colonel de Lorme.

Bataillon de volontaires de la Réunion : Commandant Martin.

Bataillons de Tirailleurs Sakalaves : Commandant Ganeval.

Bataillon de Tirailleurs Haoussas : Commandant Vandenbrock.

6^e compagnie de conducteurs Sénégalais : Capitaine Gendron.

Artillerie de marine : 3 batteries de montagne 80 m/m : Chef d'escadron Henry.

7^e Lorient : Capitaine Julien.

8^e Toulon : Capitaine Bouchet.

9^e Cherbourg : Capitaine Bergeret.

5^e section de munitions Rochefort : Capitaine Jordan.

Au total environ 15.000 combattants et 44 pièces d'artillerie.

Troupes non combattantes : Services - Convoyeurs indigènes, environ 7.000; 6.000 chevaux et mulets - 5.000 voitures Lefebvre - 3.000 bâts.

Division navale de l'Océan Indien

Contre-amiral Bienaimé - Capitaine de vaisseau Campion.

Croiseurs *Dupetit-Thouars* et *Primauguet*.

Avisos *Dumont d'Urville*, *Papin*, *Rance* et *Romanche*.

Canonnières *Météore*, *Lynx*, *Gabès*. Cette dernière prit part à la prise de Marovoay avec les fusiliers-marins des compagnies de débarquement. Il y avait aussi un petit navire le *Mpanjaka*, yacht de la reine Ranavalô capturé au début.

L'ARMÉE HOVA

Forte d'environ 60.000 combattants dont 30.000 instruits à l'européenne armés de fusils de divers modèles Remington, Winchester, Sniders, Martini-Henri, d'armes à piston et à pierre, de sagaïes, l'armée hova était en outre dotée d'une cinquantaine de canons de montagne de 77 m/m Hotchkiss de modèle récent tirant l'obus à balles et la boîte à mitraille; de canons-révolvers et de mitrailleuses Gardner. De nombreux canons de gros calibre se chargeant par la bouche étaient en position à Tananarive et dans ses environs.

Imposante sur le papier, cette armée, mal commandée, sans discipline ni esprit de sacrifice, devait se révéler incapable d'une réelle opposition à la marche de la colonne et ne fut, en somme, vraiment imbattable qu'à la course lorsque ses guerriers entendaient les clairons français sonner la charge.

En résumé, nos véritables ennemis ne furent point les Hovas mais plutôt le soleil tropical, l'air empesté, l'eau malsaine, les insectes venimeux, le pays sans ressources, accidenté ou parsemé d'obstacles, les privations de toutes sortes y compris la faim, la fièvre paludéenne et la dysenterie. C'était d'ailleurs bien suffisant.

LES VOITURES LEFEBVRE DITES « LA FIÈVRE »

Après quelques jours de repos, nous espérions, puisque telle était notre destination, partir à la poursuite de l'armée hova, mais les vues du Commandement étaient tout autres, et, malgré le vif déplaisir ressenti de nous voir contraints de stationner à Majunga, il fallut bien connaître qu'il n'était pas possible de procéder autrement.

En effet, dans cette campagne, c'était l'arrière qui poussait l'avant et il fallait avant tout, pendant 500 kilomètres vaincre la grosse difficulté de faire subsister le Corps Expéditionnaire avec les vivres venus de France (abstraction faite de la viande sur pied (bœufs à bosse achetés sur la côte Ouest). Il s'agissait donc, bien moins d'avoir de nombreuses troupes à l'avant en présence d'un adversaire à l'esprit combatif peu développé, et où elles auraient souffert de la faim, que de les échelonner sur tout le parcours au fur et à mesure de la constitution des dépôts de vivres. De là, la construction d'une route et de ponts permettant le passage des voitures de ravitaillement.

En France, ou dans un pays salubre, il n'y aurait eu que demi mal, mais à Madagascar, il en était tout autrement. En effet, il paraît que les

indigènes ont coutume de dire que *tout Européen qui creuse la terre creuse sa tombe*. Ce doit être en application de ce dicton que dans un pays si propice aux embuscades, les Hovas ne firent pas grand chose pour empêcher la construction de la route et notre séjour forcé dans la partie boisée et marécageuse de leur île. Ils comptaient sans doute sur le *Général La Fièvre* pour nous anéantir en partie, préférant nous attendre tranquillement sur les hauts plateaux et achever l'œuvre de la maladie. Il faut avouer que leur raisonnement ne manquait pas de logique et il s'en fallut même de bien peu que leurs prévisions ne se réalisent. On se demande ce qui se serait passé si nous avions eu affaire à de véritables guerriers, des *Touareg* ou des *Pavillons Noirs* par exemple ?...

N'ayant pas d'autres éléments d'appréciation que les faits vécus par moi, je me garderai d'essayer de prouver s'il n'aurait pas été préférable, au lieu de construire une route et des ponts ensuite abandonnés, de faire, comme pendant la colonne volante, le portage avec des mulets de bât qui passent partout, en disposant simplement des bacs ou des radeaux aux points de passage des cours d'eau.

Le mode de transport choisi étant les voitures Lefebvre, c'est de ces véhicules dont je veux dire quelques mots parce que, à mon avis, leur emploi malheureux causa la mort de bien des camarades. La peine que j'en ressens me fait écrire qu'il eut peut-être été possible de procéder autrement, surtout lorsque l'on disposait d'une voie navigable sur près de 250 kilomètres. C'était à croire qu'il n'y avait, dans une île aux côtes peuplées de pêcheurs, ni barques ni pirogues et que, seules, les voitures Lefebvre pouvaient assurer les transports !

Quoi qu'il en soit, je puis affirmer que l'industriel qui construisit ces véhicules et la commission qui les accepta purent se flatter d'avoir attiré sur eux les malédictions de tout le Corps expéditionnaire et je crois qu'ils se seraient fait très sérieusement conspuer s'ils s'étaient avisés de venir dans nos parages.

Voici ce qu'étaient ces voitures Lefebvre !

Il y en avait de deux modèles, une à ridelles avec bâche, l'autre à couvercle métallique. Elles étaient, dit-on, conditionnées pour le passage des rivières et pour rouler sans enfoncer dans les sables mouvants et les marais desséchés.

Elles étaient complètement en fer et peintes en gris clair. La caisse de 1 m. 50 de long, 0 m. 70 de large et 0 m. 40 de profondeur, pouvait contenir

soit une barrique de vin, soit deux sacs de 100 kilos ou 4 caisses de biscuits ou autres denrées. La forme ressemblait à un bassin pour le lavage du linge et son étanchéité permettait d'en faire un abreuvoir pour les mulets. D'un poids énorme cette caisse était montée sur un essieu massif, coudé dans sa partie médiane. Les roues coulées d'un seul bloc, étaient de la charge d'un homme; les bandages avaient 0 m. 15 de large et 0 m. 03 d'épaisseur. Les brancards, trop longs par rapport au véhicule, étaient constitués par deux tubes creux se terminant à l'avant par des crochets pour le doublage; enfin à leur jonction avec la caisse, ils étaient aplatis et simplement fixés à celle-ci par deux boulons. Trop faibles en cette partie, le moindre effort latéral ou vertical les brisait. Les pentes n'ayant sans doute pas été prévues, il n'y avait pas de système d'enrayage. De chaque côté de la caisse étaient fixées de grosses boucles probablement destinées à attacher les voitures les unes aux autres pour former radeau; en réalité, elles furent surtout utiles pour assujettir les brancards système D coupés dans la forêt. Dans son ensemble, le véhicule était trop bas sur roues et même avec des mulets d'Algérie, l'arrière de la caisse affleurerait presque le sol, à plus forte raison lorsque c'était un mulet du Poitou qui se trouvait attelé.

Les harnais étaient tous du même gabarit, c'est-à-dire confectionnés pour des animaux de 1 m. 50 à 1 m. 60. Or, nous avions des mulets Kabyles et Abyssins de 1 m. 40 et des Vendéens de 1 m. 70. Les premiers nageaient dans leur harnais, les derniers ne pouvaient y contenir, comme ils ne pouvaient entrer dans les brancards. D'autre part, les mulets d'Algérie, étant accoutumés à porter le bât, s'accommodaient fort mal d'être attelés et ce n'était pas une petite affaire que de mettre en route un convoi de 50 voitures. Certains mulets se couchaient, d'autres ruaient et s'emballaient. d'autres refusaient obstinément de se mettre en marche ou partaient d'un bond pour s'arrêter court quelques mètres plus loin.

S'il n'y avait eu que les mulets à dresser, passe encore, on peut en venir à bout, mais le gros souci, c'étaient les conducteurs indigènes. Recrutés au petit bonheur, paresseux, maladroits, voleurs, indisciplinés, ne connaissant ni leur droite ni leur gauche, n'ayant jamais conduit un véhicule, ils tenaient leur mulet à bout de longe, plus préoccupés de ne point s'abimer les pieds que de diriger leur attelage et à la moindre incartade de l'animal, toujours prêts à le lâcher et ne faisant aucun effort pour s'en ressaisir. Quant à s'occuper de l'arrimage du chargement il ne fallait point songer à les y intéresser, mais par contre il était prudent de les surveiller principalement lorsque leur voiture transportait des sacs de sucre,

de café ou des caisses de biscuits. Seul le lard ne les tentait pas, Mahomet l'ayant défendu.

En route, le rôle du conducteur Européen était aussi pénible que malaisé à remplir. Ayant en plus de la sienne la charge de 5 à 6 voitures, il fallait avec les incidents de route provoqués par les mulets, les voitures et les convoyeurs, compter faire à pied deux fois le trajet : monter et descendre six fois chaque côte.

Ainsi que je l'ai exposé le bas de la voiture touchant presque le sol à l'arrière, il arrivait que malgré la précaution prise de placer le chargement très en avant, sans toutefois pouvoir l'assujettir par suite du manque de cordes ou autres moyens d'attache, le chargement glissait à chaque côte et le poids soulevait presque le mulet, lui enlevant ses moyens ou sa bonne volonté, d'où arrêt, recul et dégringolade dans les ravins. Dans les descentes, même inconvénient, mais en sens inverse. Par suite de l'absence de système d'enrayage, le convoyeur ne voulant pas ou n'arrivant pas à retenir son mulet en se laissant traîner, le devant du véhicule ou la chambrière venaient frapper l'animal aux jarrets; trop, galop, mulet lâché et culbute au premier tournant à 40 ou 50 mètres de profondeur - attelage et chargement abandonnés. Qui dira le nombre de voitures brisées jalonnant la route de Majunga à Mangasoavina ?

Qui fera connaître le dévouement et les morts du 30^e Escadron du train presque anéanti ainsi que les conducteurs d'artillerie de terre et de marine dans cette obscure besogne du ravitaillement par voitures Lefebvre ?...

Maintenant revenons à Majunga.

Toute l'artillerie, Terre et Marine, ainsi que le train furent employés à monter les 5.000 voitures du Corps expéditionnaire. Nous travaillions, en plein soleil sur la plage, de 6 à 9 heures le matin et de 3 à 6 le soir et nous eûmes pas mal à souffrir de la soif par suite du manque d'eau potable parcimonieusement distribuée dans des baquets placés sur des wagonnets et où, Européens, Kabyles, Somalis, Zanzibariens, Comoriens et Malgaches venaient s'abreuver dans une promiscuité aussi répugnante que malsaine. Cette eau provenait des navires (eau de mer distillée). Quelque paradoxal que cela paraisse, il n'y avait point d'eau douce potable à Majunga où séjournèrent 15.000 hommes.

Dix jours de labeur dans des conditions défavorables et déjà l'ambulance-hôpital installé au Rova commence à recevoir un grand nombre de

malades, atteints surtout de fièvre palustre, de dysenterie et d'accès pernicieux.

La 7^e batterie se trouva réduite d'une quinzaine d'hommes et la 5^e section de munitions perdit le lieutenant Gateau, enlevé en deux jours par un accès pernicieux.

Les autres corps stationnés près de nous, batteries de terre, 200^e de ligne, 40^e chasseurs alpins, etc... furent touchés dans les mêmes proportions; le cimetière de Majunga commença à se couvrir de croix de bois; le 200^e y laissa son Colonel peu après le débarquement.

(à suivre)

Henri VERMEREN.

Capitaine en retraite



REVUE DES TROUPES COLONIALES

34^e ANNÉE

N^o 268



FÉVRIER

1940

SOMMAIRE

Sur le front, avec le Corps d'Armée Colonial (<i>suite</i>), par JEP	99
Le problème des Colonies et des matières premières (<i>Étude économique</i>), par le Capitaine BOUCHER DE CRÈVECŒUR, de l'Infanterie Coloniale	105
La population Moï du plateau du Kontum, par le Médecin Lieutenant-Colonel VOGEL, des Troupes Coloniales	110
Mœurs des corsaires barbaresques	135
La Croix du Bigor, expédition de Madagascar (1895-1896) (<i>suite</i>), par le Capitaine en retraite Henri VERMEREN	143
Chronique de l'Étranger 165	Revue des Revues 185
Chronique de l'Empire 173	Bibliographie. 189
Informations. 181	Partie Officielle 192

Direction: Section Technique des Troupes Coloniales
——— Hôtel des Invalides - PARIS-7° ———
Administration, Abonnements, Publicité: 2, Av. de La Bourdonnais



EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(1895-1896)

LA CROIX DU BIGOR

(II)

EN ROUTE !

Enfin, nous partons ! C'est le 2 juin.

Depuis quelques jours nous sommes en possession de notre matériel et la 7^e batterie, constituée, a été présentée par le capitaine Julien au chef d'escadron Henry, commandant le *Groupe d'Afrique et des Antilles*. Nous sommes passés sans nous en apercevoir du 1^{er} Régiment au 2^e qui a la charge d'administrer l'Artillerie de Marine de l'expédition.

La batterie est à six pièces de 80 m/m tirant l'obus à balles, l'obus à mélinite et la boîte à mitraille. Elle est divisée en trois sections : 1^{re} section, lieutenant Isabey ; 2^e section, lieutenant Salzar ; 3^e section, lieutenant Musquère. Je suis désigné comme conducteur du mulet de pièce, la 4^e, maréchal des logis Viguié.

Quelques mots sur l'artillerie de montagne.

Conditionnée comme son nom l'indique pour se frayer un passage dans les terrains les plus accidentés, son emploi nécessite, en tout premier lieu, un personnel doué d'une force physique au-dessus de la moyenne et de la taille minimum de 1 m. 70. Canonniers conducteurs et servants sont tous familiarisés et aptes, dans la section portée, à soulever à trois, à bout de bras, les 115 kgs de l'affût, les 105 kgs de la pièce ou les caisses à munitions, etc...

Suivant la nature du sol, la batterie se déplace soit à dos de mulet, soit attelée. Le dispositif de marche pour la section portée est : affût, roues, pièce, caisses, matériel.

La mise en batterie exige avec un personnel exercé environ 3 minutes. La vitesse de tir, en raison du recul de la pièce (à peu près 10 mètres), est d'un coup à la minute. Au-delà de 3.000 mètres, l'affût est diminué d'un tiers par l'enlèvement de la rallonge de flèche, dispositif qui permet d'ouvrir l'angle de tir, mais qui a l'inconvénient de faire souvent culbuter la pièce.

Dans la marche, section attelée, un mulet traîne la pièce au moyen de deux brancards réunis par une entretoise, se fixant à l'aide d'un crochet à l'extrémité de la flèche d'affût. Dans les terrains lourds, un deuxième mulet est attelé devant, au moyen de traits fixés au bât. La vitesse de marche de la batterie en bon terrain est d'environ 5 kilomètres à l'heure. La longueur des étapes, pour des mulets lourdement chargés, ne peut excéder 25 kilomètres, sauf les cas urgents.



Revenons au départ.

Le mulet que j'ai en consigne, s'appelle *Instructeur*. C'est un animal très doux, qui se révélera courageux, pas entêté et très adroit. Il se laisse monter et atteler. Ses membres sont sains et musclés; son poil très soyeux indique le croisement arabe; son dos, un peu long, plie sous le poids du bât et des 105 kilos de la pièce. J'éprouve des craintes pour mon mulet en songeant à l'effort qu'il aura à fournir sur un aussi long trajet. Je me promets de le bien soigner.



RANAVALONA III
REINE DE MADAGASCAR EN 1895



LE PREMIER MINISTRE
RAINILAIARIVONY





UN « KABARY » DE LA REINE EN 1895

PLACE D'ANDOHALO A TANANARIVE

La Reine est sous le parasol, à l'extrême-gauche et plus haut, entre deux clochetons du palais du 1^{er} Ministre on aperçoit la maison à véranda devenue depuis le Q. G. du Général Commandant Supérieur des troupes, tandis que la place était transformée en jardin public



GENERAL VOYRON

LES GENERAUX
DU
CORPS
EXPEDITIONNAIRE
DE
MADAGASCAR



GENERAL DUCHESNE

A TRAVERS LA FORET TROPICALE

Vers 5 h. 1/2 du matin, nous levons le camp pour gagner Miananarive, distant paraît-il de 5 kilomètres.

Les tentes-abris sont roulées et placées avec leurs piquets sur le sac avec tout le fourniment nécessaire : effets de rechange, chaussures de repos et de rechange, cartouches de sûreté, ustensiles de campement, sac cachou, vivres de réserve. C'est inouï, ce qu'un sac bien arrimé peut contenir de choses utiles et inutiles pour arriver à former avec la pélerine en drap, le poids respectable de 25 kilos. Ex-cavalier, c'est la première fois que j'exécute une marche sac au dos. Les courroies me brident singulièrement la poitrine; je me demande si je tiendrai le coup. Je ne songe pas à « faire le Zcuave », c'est pourtant le moment !...

Mon armement et équipement se composent : d'un mousqueton porté à la bretelle, côté gauche; d'un ceinturon avec cartouchière et sabre-baïonnette. Sous le ceinturon, j'ai enroulé autour du corps une large ceinture de laine bleue, longue de 4 mètres. En bandoulière, je porte du côté droit une musette en toile cachou bourrée d'un tas d'affaires; du côté gauche, un bidon en aluminium de la contenance d'un litre et son quart. Je suis vêtu d'une vareuse en flanelle et d'un pantalon de même étoffe à bandes rouges. Je suis coiffé d'un casque en liège et j'ai, en réserve, un large béret de montagnard.

Je suis chaussé de solides brodequins ferrés qui n'ont que le défaut d'être trop lourds. Je tiens dans la main droite les rênes de bridon de mon mulet, dans la main gauche le fouet à manche court de conducteur et c'est empêtré de tout cet attirail que, par 35 degrés à l'ombre, je pars pour Tananarive. En tenue de « plongeur Somali » j'aurais été mieux à l'aise.

Nous traversons sur un pont de bois un cours d'eau descendant vers la baie de Bombetoke et nous nous engageons sur la piste déjà frayée par divers éléments de la colonne. Le sol formé d'humus desséché est mou. Les canonnières et mulets lourdement chargés soulèvent dans leur marche une poussière tantôt rougeâtre, tantôt noirâtre, formant un nuage épais qu'aucune brise ne vient dissiper. C'est à peine si je distingue le mulet de roues qui me précède : je serais donc bien incapable de décrire le

paysage traversé. Tout ce que je sais, c'est que nous cheminons sous bois parce que le soleil perce à peine la voûte feuillue et que de temps à autre je trébuche sur une souche d'arbre, au risque de m'affaler dans la poussière, ce qui ne serait pas à faire, car, avec mon barda, jamais je ne pourrais me relever tout seul.

Je sais maintenant ce que c'est que d'être fantassin. Les temps sont bien changés depuis l'époque des grandes manœuvres de Bretagne, de Touraine et de Normandie, où sous le casque à crinière, du haut de ma monture, je regardais avec un petit air de supériorité les *biffins* congestionnés arpenter les routes poudreuses. Je me promets, si plus tard je me retrouve dans les mêmes conditions, de faire discrètement un petit signe de croix en passant devant l'Infanterie de marche ! Pour l'instant, j'avale de la poussière, malgré le mouchoir que je tiens serré entre mes dents. Je transpire, les yeux me piquent et je me demande si j'arriverai à l'étape. Le temps me semble long et le chemin interminable. Enfin j'entends Rimette, le trompette de la batterie, sonner *Halte*. Ce n'est pas trop tôt !...

Le nuage cesse de nous étouffer et la batterie se découvre, avec son personnel, ses mulets et son matériel couleur ocre. Nous ressemblons à des hommes de bronze.

Quelques minutes de repos et le commandement retentit *Déchargez les mulets ! - Section attelée !* - C'est vite fait, et la marche est reprise en laissant entre chaque pièce un intervalle assez grand. Cela devient supportable, mais la chaleur est lourde et plusieurs camarades, atteints dès Majunga de fièvre et dysenterie accusent une fatigue visible. Ils se rapprochent des mulets, saisissent une courroie du bât et se laissent un peu traîner.

Vers midi, nous faisons halte sous quelques gros manguiers, à proximité de quatre huttes en paille abandonnées. Nous sommes à Miananarive.



Le parc est formé et défense nous est faite de boire, sans la filtrer ou la faire bouillir, l'eau d'une mare proche du campement. Cette nappe d'eau assez claire repose sur un lit de feuilles mortes. Elle contient de minuscules sangsues. J'ai acheté à un mercanti à Majunga un petit filtre à charbon. Il fonctionne bien, mais lentement, goutte à goutte et c'est dur

d'avoir bien soif sans pouvoir boire l'eau qui miroite. J'ai la force de résister à la tentation, mais des camarades ne peuvent supporter ce supplice, et, malgré la défense, se désaltèrent à la mare traîtresse. Ils auront à s'en repentir ; ce sont des candidats certains à la fièvre et à la dysenterie.

S'il est défendu de boire, il est permis de se laver et c'est ce que je fais pour ma très grande satisfaction. Je fais subir la même opération à *Instructeur* qui paraît enchanté et boit à longs traits l'eau stagnante sans se soucier des sangsues. Je constate que les quelques chevaux arabes des officiers paraissent moins bien supporter la fatigue que les mulets. On dit que les chevaux ne peuvent vivre à Madagascar.

Après avoir pris à l'ombre d'un manguier, le repas froid emporté de Majunga, c'est la sieste, annoncée par la sonnerie de l'*extinction des feux* ; je dors d'un sommeil de brute malgré les mouches, malgré la chaleur, malgré mon casque de liège qui me comprime le crâne ; c'est fort heureux, car dès la chute du jour, nous sommes environnés de moustiques et sous la tente-abri, malgré la moustiquaire (carré de mousseline de 1 m. de côté) je suis sérieusement aiguillonné. Pour y échapper, je me mets dans mon sac cachou, comme pour faire la course à la foire et ma couverture de mulet sur la tête, la moustiquaire par dessus, je cherche le sommeil. Peut-être y serais-je parvenu, si, sous la toile chinée imperméable (1 m. 70 sur 1 m. 80) qui m'isolait du sol, n'étaient apparues les fourmis. Ce fut l'envahissement en masse, et c'est sous de cuisantes démangeaisons que je me retirai de mon sac, me secouai et allai passer le reste de la nuit assis sur une caisse d'obus, en me servant de ma moustiquaire comme d'un éventail chasse-moustiques et me levant de temps à autre pour éviter les fourmis.

Ce fut pour moi comme pour toute la batterie, officiers compris, un véritable soulagement de voir poindre le jour. La trompette sonna le réveil pour la forme ; les moustiques disparurent, les fourmis rentrèrent dans leurs tumulus, les mouches commencèrent à nous harceler et le campement reprit l'aspect animé qui précède un départ. Pendant la nuit, mon filtre avait fonctionné et rempli mon bidon, j'étais assuré de ne point souffrir de la soif en route.

Après le café et le tafia agrémentés d'une bonne dose de quinine, les mulets abreuvés et ayant mangé leur orge, le camp est levé et nous partons pour *Marohogo* distant de 22 kilomètres.

Le même dispositif de marche est adopté avec l'amélioration sensible pour tout le monde que les sacs sont placés sur les bâts et dans les voitures.

Le terrain est le même que celui de la veille, mais c'est sans importance, Le pays que nous traversons est assez pittoresque. Cette partie du Boeni, inondée pendant la saison des pluies, présente une végétation très luxuriante, due à l'épaisse couche de vase déposée par les eaux. Des arbres gigantesques entrelacent leurs branches énormes et leurs larges feuilles pour former une voûte qu'arrivent à peine à percer les rayons du soleil. De longues lianes pendent de la cime au sol, des fourrés impénétrables bordent la route; l'odeur qu'on respire dans ce tunnel est indéfinissable, fleurs exotiques, bois pourri, vase remuée. Parfois dans les hautes cimes on aperçoit des bandes de singes. Des oiseaux aux vives couleurs s'envolent sur notre passage, principalement des bandes de petites perruches aux cris assourdissants.

Tel est dans son ensemble l'aspect de la forêt tropicale. De temps en temps se présentent de vastes clairières couvertes de hautes herbes où paissent des zébus. Généralement ces espaces relativement libres étaient habités par des *Sakalaves* dont on apercevait les cases en paille de riz et feuilles de latanier. Ces indigènes, de race noire, aux cheveux crépus, nous regardaient passer d'un air indifférent. Les femmes pilaient le riz dans une espèce de mortier en s'aidant d'un pilon en bois de deux mètres de haut. Les enfants, déjà apprivoisés par les nombreux passages de troupes accouraient près de nous pour recevoir les biscuits *Perrier* que nous leur donnions volontiers. Peu leur importait notre nationalité et le but poursuivi. Domination Hova ou Française !

Nous traversons les villages presque inhabités d'*Amparihigindro* et de la *Cascade*, puis, vers onze heures nous débouchons sur un plateau dénudé où nous apercevons de nombreuses tentes. C'est le camp de Marohogo.



Ces 22 kilomètres parcourus en cinq heures, nous avaient exténués. Plusieurs camarades tombés en route, en proie à la fièvre ou sous le coup d'insolation, avaient été placés dans les voitures et transportés à l'ambulance dès l'arrivée. C'était le commencement de cette longue et lamentable suite de malades, de mourants, de morts, jalonnant la route de Majunga à Tananarive.

SEJOUR AU CAMP DE MAHOROGO

La batterie arriva à l'emplacement désigné et chacun s'employa à l'installation du stationnement qui devait durer un certain temps. Marohogo était le point de concentration de la 2^e brigade (Marine).

Nous construisîmes des cases en branchages, recouvertes d'herbe, les petites tentes-abris étant vraiment trop inconfortables par une chaleur aussi élevée, et l'on attendit de nouveaux ordres.

Le séjour au camp, ne fut pas trop désagréable. Service ordinaire peu pénible, magasin de vivres bien approvisionné, nourriture convenable, bien que peu variée; soupe au zébu avec de la julienne desséchée, endaubage, riz, haricots; seul, le lard d'Amérique, en déliquescence dans les barils, était immangeable (rance et salé); mon régal consistait à boire mon café sans sucre et à employer le sucre pour ma ration de vin où je faisais tremper un biscuit. Comme on le voit, je n'étais pas difficile à contenter.

A proximité du camp, coulait une petite rivière aux eaux limpides et sans caïmans; nous allions y abreuver nos mulets et y prenions des bains délicieux.

Pas très loin de notre campement, était installé le 13^e *marsouins*, dont les clairons sonnaient à l'aube d'impressionnants réveils en fanfare et le soir, sous le ciel étoilé où brillait la Croix du Sud, de nostalgiques extinctions des feux. Bien que très sympathiquement liés avec tout ce qui porte l'Ancre de la Marine, nous n'allions pas les uns chez les autres et la raison en était que pas plus chez eux que chez nous il n'y avait de cantine et que le tabac était rare. En effet, que peuvent bien pouvoir se dire un Marsouin et un Bigor quand ils ne sont pas attablés devant un modeste verre de vin rouge ou ne peuvent s'offrir une cigarette ?

C'est d'ailleurs un fait indiscutable que pendant la marche sur Tananarive, il n'y eut aucun contact entre les divers éléments, comme il n'y eut aucune gaîté dans les camps. Comment aurait-on pu rire et chanter quand, à côté, de nous, sous les cases en branchages ou sous les tentes, des camarades souffraient et mouraient misérablement ?

En ce qui me concerne, ayant la chance d'être épargné par le climat, avec simplement un peu de surdité due à l'ingestion répétée de sulfate de quinine je me reposai parfaitement à Marohogo et, en peu de jours, j'étais très dispos pour la marche en avant. Malheureusement, il n'en est pas de

même pour de nombreux camarades que je laisserai en cours de route - Dardant, Fériet, Coudaux, Trouillot, Alfred Kanengieser (un Rémois) etc... J'apprendrai au hasard d'une rencontre qu'un tel est mort à l'ambulance, qu'un tel a été dévoré par les caïmans, que tel autre a disparu dans la brousse sous le coup d'un accès de fièvre chaude, qu'X et Y ont été rapatriés et immergés dans la Mer Rouge. Je pourrais citer des noms, beaucoup de noms. A quoi bon ! ce que je puis dire c'est qu'à ma connaissance, sur 140 hommes de la 7^e batterie, n'arriveront à Tananarive qu'un officier, le lieutenant Salzar, le maréchal des logis Vurpillot, l'artificier Brunet et le canonnier Vermeren.

UN DEPART PRECIPITE

Le 21 juin, vers onze heures du soir, un ordre arriva à la batterie, à laquelle il était prescrit de se rendre immédiatement à *Marovoay*.

Pour partir avec une telle précipitation, c'est qu'on avait sérieusement besoin de nos canons. Il n'en fallait pas plus pour que l'enthousiasme nous empoignât ! Nous allions à l'ennemi ! ...

Nous levons le camp à la lueur des lanternes et je n'ai même pas le temps d'aller serrer la main aux camarades qui restent. Quelle amertume !

Nous nous mettons en marche, les servants tenant un photophore pour jalonner le sentier. Aux pays tropicaux, il n'y a ni aurore, ni crépuscule.

Le jour vient une demi-heure avant le lever du soleil et tombe une demi-heure après son coucher.

Section portée, la marche est lente. Je tiens mon mulet de près sans gêner sa marche, car je crains qu'il ne mette le pied dans une crevasse et s'abatte avec son chargement. Il n'en est rien malgré deux ou trois alertes sérieuses. Brave et intelligent animal, je l'ai pris en amitié et on dirait à voir sa docilité à me suivre, à dresser ses longues oreilles quand je lui parle, qu'il comprend que je suis pour lui, une aide et un protecteur.

Le jour commence à paraître, au moment où nous arrivons au village d'*Ambositrombikely*, situé sur un plateau très élevé. Halte d'un quart d'heure pour vérifier l'arrimage du matériel, le brêlage des courroies, le nœud hongrois des sangles ; ce n'est pas superflu, car nous avons une descente très rapide à effectuer par un sentier escarpé pour arriver à un

village appelé *Ambodinabatekely* dont nous apercevons les cases minuscules dans le fond de la vallée de la Betsiboka. Du point où nous nous trouvons, on découvre un magnifique panorama. A droite, la baie de Bombetock avec les navires au mouillage; à nos pieds la Betsiboka, ses nombreux îlots verdoyants, comme les rives elles-mêmes; à gauche la forêt vierge et tout dans le lointain, une haute chaîne de montagnes; c'est dans cette direction que se trouve Tananarive !

Allons, en route ! Je jette un dernier regard vers la mer, vers Majunga, vers la France. Je caresse *Instructeur* et nous commençons à descendre. Quel chemin ! Jamais nous n'arriverons en bas sans accident. Singer et Lelanne, les deux premiers servants de la pièce, s'attellent avec des cordes à l'arrière du bât et se laissent traîner. Je laisse mon mulet à bout de rênes, lui donnant ainsi la liberté de choisir sa route; il allonge le cou, flaire le sol et avance à pas comptés. Parfois il glisse de l'arrière train, se ressaisit, côtoie le précipice à quelques centimètres. Un faux pas, et ce serait la chute à pic au fond de la vallée. Il n'en est rien, et après une heure de marche acrobatique, nous sommes dans la plaine. Le rassemblement se fait au village d'*Ambodinabatekely* où nous campons avec accompagnement de moustiques et surtout de fourmis.

Le 22 juin, départ au point du jour. Nous traversons le village de *Mevarano*, le petit camp retranché de *Miadana* enlevé au Hovas en mars et nous arrivons à *Ambatobe*. Une fois pour toutes, quand je citerai un nom de village, cela voudra dire quelques cases, le plus souvent inhabitées. Cela voudra dire aussi qu'on n'y trouvait pas, même à prix d'or, le moindre aliment.

Ce n'est qu'en Emyrne, à 100 kilomètres de Tananarive, que nous pourrions avoir un peu de bien-être et sans doute du tabac dont nous sommes bien privés.



Le camp est établi sur une éminence, à gauche de la route, tout à proximité de hautes herbes et de bosquets de lataniers. Nous débroussaillons pour y installer nos mulets à la corde. C'est une imprudence car, une heure plus tard, une étincelle jaillie d'un foyer des cuisines y met le feu et ce n'est pas trop de tout le personnel armé de feuilles de latanier et de branches d'arbustes, pour arrêter la marche foudroyante de l'incendie vers

les mulets qui se débattent dans la fumée, les pièces et surtout les caisses de gargousses et d'obus. Nous avons de toute façon très chaud pendant une demi-heure. La leçon ne sera pas perdue pour les campements futurs.

Le 23, l'étape a lieu au pont d'*Andranolava*, à 8 kilomètres de Marovoay et le 24 nous arrivons dans cette localité à 9 heures du matin et campons sous des manguiers à l'entrée du village indien. Qui dit manguiers dit également moustiques et fourmis; nous sommes servis à souhait à Marovoay.

OU LE COMMANDEMENT A BESOIN NON D'ARTILLERIE MAIS DE CANONNIERS

Je pensais, en raison de notre départ précipité de *Marohogo* que notre marche continuerait vers l'avant, mais j'étais dans l'erreur. Le commandement n'avait point besoin d'artillerie, mais seulement de canonniers conducteurs pour le service du ravitaillement. Je dois ajouter que les 8^e et 9^e batteries, plus chanceuses, étaient depuis un certain temps parties sans crier gare. Pauvre 7^e !

Marovoay que je visite pendant le séjour est une agglomération d'une centaine de cases et d'une dizaine de maisons à un étage construites à l'européenne; on ne trouve rien à acheter, pas même une banane.

La localité se divise en deux parties : quartier Européen près de la Betsiboka, quartier indigène sur la route de Majunga. Un *rova* (fort) est situé sur un monticule et domine le fleuve; il fut enlevé par les troupes débarquées en mars et les fusiliers-marins, après un combat paraît-il assez sérieux. Pour l'instant, il a perdu son air belliqueux; il est converti en ambulance et les tentes sont passablement garnies de malades. Tout près des remparts en terre se trouve un enclos avec des petites croix noires. C'est l'inévitable cimetière.

En rentrant au campement, je remarque arrêtés au bas de la rampe du *rova*, une quinzaine de musiciens du 200^e de ligne. Ils me font l'effet d'avoir de la peine à porter leurs cuivres ternis. Ils repartent et je les regarde s'éloigner d'un pas traînant vers je ne sais quelle destination. Malheureux 200^e...

Le 28, je suis désigné pour faire partie d'un convoi de ravitaillement dirigé sur *Ambato*. J'ai deux voitures à conduire. L'une contient une barrique de vin, l'autre des sacs de riz, biscuit, sucre et café; je suis chargé en outre de la surveillance de 4 convoyeurs kabyles et ce n'est pas le plus amusant. Je me démène et comme le terrain n'est pas trop accidenté, les six véhicules arrivent en bon état avec leur précieux chargement.

Le 2 juillet je reviens en trois étapes à Marovoay ayant parcouru à pied 120 kilomètres.

De mon premier convoi, je ne conserve qu'un mauvais souvenir dû à la promiscuité avec les Arabes ! Je m'aperçois que j'ai des poux et je ne pourrai plus m'en débarrasser. D'abord d'une belle venue tant que je ne serai pas anémié, ils végéteront ensuite jusqu'à mon retour en France et la chambre de désinfection de *l'Australien* les achèvera. De tous les insectes qui me coururent sur la peau ou me sucèrent le sang : araignées géantes, fourmis, mouches, moucheron, moustiques, punaises, puces, cafards, ce sont les poux qui m'inspirent le plus de dégoût.

MISERES D'UNE ARMEE CONQUERANTE

Le 4 juillet, la batterie se porte en avant pour gagner *Ambato* d'où je viens.

De Marovoay, la route traverse sur un pont en bois un bras de la *Betsiboka*, passe au milieu des plantations de cannes à sucre et atteint la forêt d'*Androtra* qu'elle traverse. Première étape à *Androtzy*, village de quinze cases en pleine forêt. Nous campons dans le lit desséché d'une rivière; pas de fourmis, mais des moustiques à profusion.

Le lendemain, nous passons sur les plateaux crayeux d'*Ankarafansika*, puis, après une descente rapide sous bois, nous nous arrêtons au milieu d'une clairière entourée de lataniers et de palmiers raphia. L'eau manque, nous nous contentons d'un liquide boueux puisé à un marigot voisin.

Près de notre batterie, est campé le bataillon des volontaires de l'île de la Réunion. Je vais faire un tour de leur côté et il ne me paraît pas que ces tout jeunes gens, créoles et mulâtres, soient positivement enchantés de leur sort. Eux aussi avaient rêvé d'exploits plus glorieux que de manier la pelle et la pioche. Fils de famille pour la plupart, ils n'étaient d'ailleurs point entraînés à des travaux manuels, ni à porter le sac.

Vêtus de toile kaki, je doute qu'ils aient fait voir à Tananarive, leur casque à l'Ancre de Marine. Je ne les ai jamais revus.

Le 6 juillet, nous arrivons à *Mangabe*, village situé au delà d'un cours d'eau vaseux, que nous traversons en enfonçant jusqu'aux genoux. J'ai toutes les peines du monde à empêcher *Instructeur* de se coucher dans la boue, c'est la seule fois où je suis obligé de le corriger.

Le camp est installé à 4 kilomètres de là en avant d'un assez gros village à demi abandonné, appelé le *Trabonjy*. Des travaux de fortifications laissaient supposer que l'armée hova avait séjourné à cet endroit. De tous les points que je connais à Madagascar c'est celui où j'ai vu le plus de moustiques. A mon voyage précédent je ne m'y étais pas arrêté.

Dès la tombée du jour, et bien que le terrain ne soit ni marécageux ni boisé outre mesure, un véritable nuage d'insectes nous environne. Nous prîmes notre repas du soir la tête entourée de notre moustiquaire, comme des pénitents, et n'eûmes un peu de tranquillité qu'en nous tenant constamment dans la fumée de grands feux de roseaux et de bois vert allumés et entretenus jusqu'au jour.

Pour ma part, c'est les yeux rougis d'insomnie et larmoyants que je repris ma place dans la colonne.

Le 7 juillet, nous arrivons à *Ambato*, village situé au confluent du Kamoro et de la Betsiboka. Nous campons sur une éminence à proximité d'un fortin, converti en ambulance et dépôt de vivres.



Le 14 juillet, au matin, le Général Voyron passe en revue les troupes présentes à Ambato, 13^e d'infanterie de marine, 7^e batterie. Le défilé est peu brillant; c'est à peine si nous relevons la tête en passant devant l'Etat-Major de la 2^e brigade; on a mis sur les rangs tout ce qui pouvait tenir debout, mais bien que le trajet à parcourir soit tout au plus de 500 mètres, c'est déjà trop pour beaucoup de camarades qui n'ont en rentrant au cantonnement tout proche qu'une hâte, celle de se coucher, en proie à la fièvre ou torturés par la dysenterie. Dans ces conditions, il n'y a plus de braves, mais seulement de pauvres types grelottant en plein soleil, ou se traînant les jambes molles, le regard éteint. Une balle au cœur serait bien préférable à cette lente agonie ! ...

La journée du 14 juillet se passe au cantonnement sans aucune réjouissance; le cafard nous ronge. Le soir, nous enterrons le brigadier Raux, mort d'accès pernicieux dans la journée. C'était un vieux colonial, portant sur la manche les trois chevrons de rengagé (15 ans de service).

Une bonne nouvelle circule: un mercanti a réussi à arriver à *Ambato* sur un boutre. Je vais au *Kamoro* et j'achète une boîte de lait condensé, du tabac et du papier à lettres. Je n'ai pas donné de mes nouvelles à ma famille depuis le départ. Je griffonne une lettre au crayon car je n'ai pas d'encre et, ce devoir rempli, je savoure un biscuit trempé dans du lait sucré, puis je fume une cigarette du tabac des *Enfants de la mer*. J'ai des goûts simples, par nécessité. Je n'ai pas lu un journal depuis le départ de France et je n'en lirai qu'à Toulon au retour. Je ne pense même pas au lendemain parce qu'en 24 heures il se passe bien des choses et la vie d'un bonhomme ne vaut pas cher à Madagascar dans les conditions où nous nous y trouvons.

Nous restons à *Ambato* jusqu'au 17 juillet; ces six jours de repos suffisent à me redonner une nouvelle vigueur. Je prends régulièrement de la quinine en poudre, en employant une feuille de papier à cigarette roulée en boulette, car c'est horriblement mauvais de délayer le remède dans un quart d'eau et de l'avaler. Pour la quantité, c'est de l'à peu près, mais je crois que chaque boulette doit bien contenir un gramme.

Quoiqu'il en soit, la dysenterie m'épargnera pendant toute la campagne. Moins heureux que moi, beaucoup de camarades ne pourront se remettre pendant le séjour à *Ambato*.

BROUILLARDS ET CROCODILES SUR LE KAMORO

Chaque soir, un épais brouillard s'élève du fleuve et nous enveloppe, une odeur de boue remuée s'en dégage. Comme toujours il y a des moustiques et des fourmis à foison.

L'eau nécessaire à l'alimentation est prise au *Kamoro*; elle est limoneuse et contient des paillettes brillantes (or ou cuivre) qui déposent au fond du seau en toile; même filtrée et bouillie, elle n'est pas fameuse.

L'hôpital-ambulance regorge de malades, le service médical est impuissant, les médicaments appropriés font défaut. Les médecins et les infirmiers sont touchés au même degré que les troupes. On dit que le Général

Veyron, très affecté de voir ses effectifs fondre à vue d'œil, a demandé que la 2^e brigade soit enlevée de cette zone de mort et envoyée au repos à la Réunion. On dit que le *Notre-Dame du Salut* rapatriant les malades aurait jeté 84 cadavres à la mer. Le *Schamrock* aussi. Que ne dit-on pas ?

A *Ambato*, le Kamoro est infesté de crocodiles. On les voit par bandes nombreuses remonter le courant et au delà du pont où l'on abat les bœufs, ils connaissent l'heure où se jettent les débris au fleuve. C'est un grouillement inimaginable, une vision de cauchemar. Il ne ferait pas bon tomber à l'eau !...

Les officiers s'exercent à tirer sur ces redoutables sauriens mais, comme seuls les yeux et un bout du nez émergent, les résultats sont plutôt médiocres. Cependant, près du pont, sur une petite plage, à côté du boutre du mercanti, il y en a un d'échoué, en train de pourrir ; comme il est énorme et que l'ordre n'est pas donné de le rejeter à l'eau, il reste là répandant une odeur nauséabonde. Il est couvert de grosses mouches.



Pendant notre séjour à *Ambato*, je vois arriver deux canonnières démontables, à fond plat et munies d'une roue à aubes à l'arrière. A l'avant, elles sont armées d'un canon-révolver. De chaque côté est accolé un chaland en fer à fond plat. Canonnières et chalands sont chargés à couler de toutes sortes de marchandises. Je calcule que le chargement représente au moins le tonnage transporté par cinquante voitures Lefebvre. Que de morts évitées si l'on nous avait dotés de ces bateaux, à notre départ de Majunga !

J'apprends par un matelot qu'un de nos camarades, nommé Petraud, ex-maréchal des logis chef du 35^e d'artillerie de Vannes, serait tombé à l'eau en arrivant à Ankaboka et aurait été instantanément déchiqueté par les crocodiles.

Le 17 juillet, nous quittons *Ambato*, en traversant le Kamoro sur le magnifique pont en bois construit par le Génie.

Nous suivons la rive droite de la Betsiboka et traversons une forêt de bananiers d'au moins dix kilomètres. La batterie arrive exténuée à *Anfat-saka* après une étape entière dans la tourbe sèche. Le brigadier Piedevache, frère du Capitaine du 1^{er} régiment, atteint d'insolation en cours de route, est transporté sans connaissance à l'ambulance. Je le veille toute la nuit, lui appliquant sans cesse des compresses d'eau puisée à la Betsiboka. Il meurt vers le matin dans d'atroces souffrances, en proie au délire. Cette fin tragique m'impressionne péniblement.

Nous repartons au point du jour. Je suis évidemment fatigué par une nuit sans sommeil, mais je tiens bon quand même. Nous traversons des plateaux dénudés et crayeux où la marche est d'autant plus pénible que nous sommes enveloppés d'un nuage de poussière blanchâtre qui nous suffoque et provoque des quintes de toux. Nous arrivons à l'endroit dit *Les hauteurs dénudées* où nous restons quelques jours avant de passer la Betsiboka à son confluent avec l'Ikopa et atteindre *Marololo*.

PASSAGE DE LA BETSIBOKA

Le pont sur la Betsiboka a 450 mètres de long; il a été construit par la 13^e compagnie du génie; d'après un sergent à qui je demande des renseignements, il ne restait - l'œuvre d'art achevée - que le capitaine, deux sous-officiers et cinq sapeurs pontonniers, sur un effectif de 225 hommes. Travaillant dans l'eau boueuse, luttant contre le courant et menacés d'être à chaque instant dévorés par les crocodiles, les pontonniers furent anéantis comme leurs aînés, ceux du Général Eblé à la Bérésina. Les années passent, l'esprit de sacrifice demeure.

Le pont est construit sur pilotis, reposant sur un fond vaseux; il y a lieu de prendre des précautions dans la traversée; aussi, le passage, s'effectue-t-il, pour les troupes à pied, presque individuellement en rompant le pas et, pour le matériel roulant, en observant de longs intervalles entre chaque véhicule ou pièce d'artillerie.

Devant nous, en file indienne, passent les tirailleurs Haoussas, puis c'est notre tour. Je m'engage avec la pièce attelée et je sens très bien que le tablier plie sous le poids du mulet et du canon et que le pont oscille. Heureusement, *Instructeur*, comme toujours, est très sage. Une simple

corde est tendue, en guise de garde-fou ; le tablier est étroit. A la moindre incartade, ce serait la chute dans le fleuve, parmi les crocodiles. Chacun redoublant de prudence, le passage s'effectue sans accident à déplorer.

Nous avons laissé sur l'autre rive la 17^e batterie montée et je me demande si, avec ses gros mulets, son lourd matériel de 120 court, elle aura autant de chance que nous.

Pendant la pause nécessaire pour le regroupement de la batterie, j'assiste à un spectacle curieux : le passage à la nage, d'une rive à l'autre, du troupeau de zébus qui suit la colonne. Les bouviers malgaches descendent lentement la rive droite en poussant devant eux le troupeau ; soudain, à leurs appels et à leurs cris, l'on voit les zébus rebrousser chemin au galop en suivant la berge et, après un certain parcours se jeter à la nage, suivis de leurs gardiens à cheval sur leur dos et frappant l'eau de leurs longues perches. La manœuvre exécutée a pour but de tromper les crocodiles en les attirant sur un point, puis de les distancer et traverser avant qu'ils n'aient eu le temps de remonter le courant. C'est, paraît-il, la ruse qu'employa Napoléon à Studianka pour tromper les Russes au passage de la Bérésina. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Toutefois, je ne puis dire si tout le troupeau aborda l'autre rive. Il est bien possible qu'un crocodile malin ne se soit pas laissé tromper. En tout cas, il en restait encore beaucoup de ces zébus, broutant les roseaux en toute quiétude ? Quant aux gardiens, aucun ne manqua à l'appel.

Marololo que nous atteignons est un assez gros village situé sur la rive gauche de la Betsiboka et la rive droite de l'Ikopa. C'est le point terminus de la navigation pour les canonnières. Au moment où nous arrivons, un dépôt considérable de vivres et de matériel, amenés par ces précieux bateaux y est constitué.

La 7^e batterie a la cruelle surprise d'apprendre qu'elle est désignée comme batterie d'étapes et chargée de protéger la base de ravitaillement avec les volontaires de la Réunion.

Je ne saurais décrire le découragement qui s'empara de nous à l'annonce de cette décision. En effet, tant que vivait en nous l'espoir d'aller à l'ennemi, le moral était bon ; mais à la nouvelle que nous étions condamnés à rester dans les marais du *Boeni*, sans autre but que de décharger les chalands, faire des convois et être lardés chaque nuit par les moustiques et les fourmis, les caractères les mieux trempés étaient ébranlés.

Sans enthousiasme, le capitaine Julien et ses officiers, eux-mêmes très affectés, emmenèrent la batterie à l'orée de la forêt où le parc fut formé avec un champ de tir de 50 m. Nous construisîmes des cases en branches et ce fut la fin de la 7^e. En quelques semaines, la maladie et le cafard causèrent plus de pertes que plusieurs combats meurtriers.

Au milieu de cette ambiance déprimante, je ne perdis pas courage. Je travaillai successivement comme débardeur, puis comme ouvrier bourrelier de fortune, au montage des bâts, destinés à remplacer ce qu'il restait des voitures Lefebvre; je participai à trois convois, de Marololo à Subervieville et au Camp du Ponceau, ne connaissant ni fêtes ni dimanches.

Si je totalisais le nombre de kilomètres parcourus de Majunga jusqu'au point où je rejoignis la 9^e à l'avant, je crois que j'arriverais au double du trajet réel. Ce n'était pas trop mal pour un ex-cavalier ! D'ailleurs, comme je l'ai écrit en commençant ce récit, toute la vanité que je songe à tirer de cette rude expédition, c'est d'en être revenu vivant.

Parmi nous il n'y avait point de « tireurs au flanc »; ç'aurait été une lâcheté et personne ne fut lâche; chacun donna jusqu'à la limite de ses forces, ne s'arrêtant que pour être rapatrié ou pour mourir.

Aucune armée au monde n'aurait pu supporter nos souffrances, gravir notre calvaire, car c'en fut un pendant cette expédition où la mort stupide fauchait sans rémission aussi bien l'arrière que l'avant de la colonne !...

TROIS PETITES AVENTURES...

Il m'arriva trois petites aventures, bien dans la couleur locale, pendant mon séjour à Marololo.

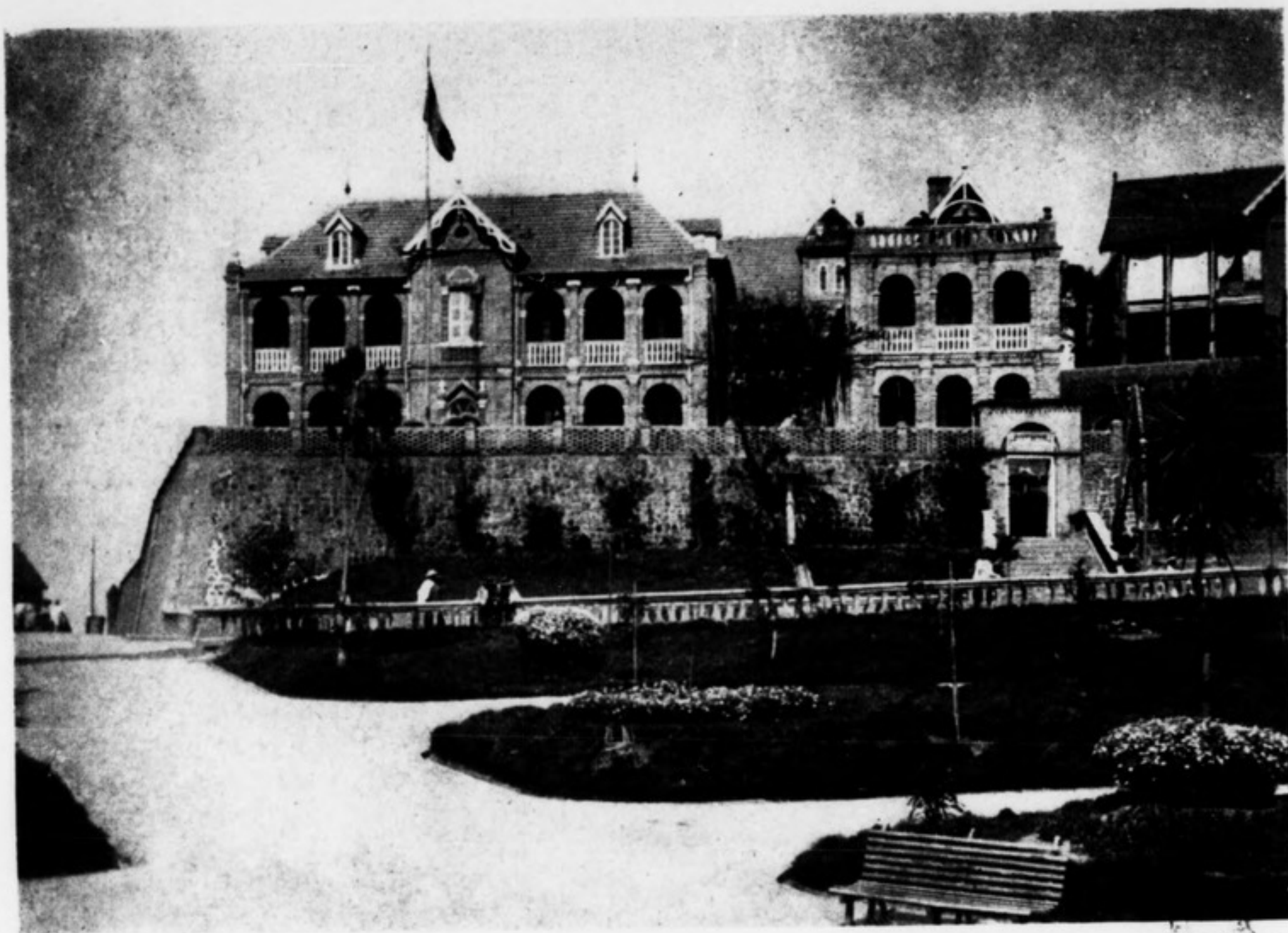
Un jour, à l'heure de la sieste, j'allai avec mon camarade Denis, ex-brigadier du 9^e cuirassiers de Tours, laver du linge à l'Ikopa.

J'étais dans l'eau jusqu'à mi-cuisse tournant le dos au fleuve, lorsque Denis assis les jambes pendantes à côté de moi me cria : « Saute, un crocodile ! ». J'obéis instantanément et me trouvant sur la rive, je vis une grosse masse noirâtre qui disparaissait sous les eaux. Je venais de l'échapper belle; tant pis pour mon pantalon de treillis qui s'en allait au fil de l'eau. Mon camarade venait de me sauver la vie. Hélas ! vingt jours plus tard je le voyais mourir de cachexie palustre au Camp de la Mort (ambulance n° 2 de la Beritzoka).



SUR LA ROUTE ... UN CONVOI DE VOITURES LEFEBVRE





TANANARIVE : L'ETAT-MAJOR EN 1898



CROUPES MONTAGNEUSES DANS LA REGION DE MAHATSINJO
SUR LA ROUTE DE MAJUNGA



Une autre fois, j'étais parti avec six convoyeurs kabyles et une voiture Lefebvre attelée avec *Instructeur* chercher dans un marais desséché à quelques kilomètres du camp, de grandes herbes destinées à couvrir une case.

Pendant que les Arabes coupaient l'herbe, j'eus l'idée de me mettre à l'ombre sous un gros manguier, mais au moment où j'allais sans méfiance m'asseoir contre le tronc, j'eus la désagréable surprise de constater que l'emplacement était occupé par un énorme serpent. Heureusement, le reptile ne parut pas autrement surpris et ne chercha ni à m'attaquer ni à fuir.



Comme je n'avais à la main que mon fouet de conducteur, ayant laissé ma carabine dans la voiture à une dizaine de mètres, je battis prudemment en retraite et j'appelai les kabyles, qui ne parurent montrer aucun enthousiasme pour tuer le serpent avec leur sabre d'abatis. Je fis alors couper une grosse branche longue et droite et lui en assénai un coup sur la tête, qui le tua raide. Il mesurait environ 3 m. 50. Attaché à l'arrière de la voiture et traîné au camp, il fut dépecé et partagé entre les kabyles. Un cuisinier de la batterie, Ansard, en fit cuire un morceau qu'il mangea et déclara délicieux. D'après les explications du médecin-chef de la 7^e, cette espèce de reptiles n'est pas venimeuse. Il n'y a, paraît-il, que très peu de serpents dangereux dans l'île. Je l'ignorai. Ma peur et mon mérite, aux yeux de tous, n'en furent pas moins grands.

Et voici ma troisième histoire. Une bande de *fahavalos* (pirates) ayant été signalée aux environs de Marololo, une surveillance fut organisée et des reconnaissances lancées de divers côtés. Je fis partie de l'une d'elles sous le commandement du lieutenant Salzar. Après une marche sous bois, guidés par un Sakalave, nous arrivâmes à un village abandonné, où des

foyers encore chauds nous laissèrent supposer qu'une troupe d'indigènes avait quitté cet endroit depuis peu. Rechercher cette bande dans la forêt vierge, autant découvrir une épingle dans un tas de sable. Nous revînmes au camp et le soir, bien que pas mal fatigué, mais, parce que j'étais compris dans les valides, je fis partie d'un petit poste installé au débouché du sentier conduisant au village suspect.

Placé en faction de minuit à deux heures à trente mètres d'un bosquet abritant les camarades, j'avais comme consigne de ne tirer qu'en cas de nécessité absolue. Il faisait nuit noire, et mon premier soin fut de repérer le bosquet dans la crainte de perdre l'orientation au cours de mes déplacements et de tourner le dos au sentier à surveiller, ce qui arrive souvent dans un paysage où tout se ressemble.

La plus grande partie de ma faction s'était passée sans incident, mais, la tension d'esprit, la fatigue, les moustiques, le besoin de sommeil, les histoires de sentinelles attaquées dans des circonstances semblables, finissaient par amener chez moi une sorte d'hallucination. C'est long deux heures, seul, dans la brousse. Tout à coup, vers le sentier, j'entendis un bruit de branches froissées : c'était intermittent et à n'en pas douter, un être vivant, homme ou animal, se trouvait à courte distance. Je cherchais, sans y parvenir, à percer les ténèbres ; je n'avais certes plus envie de dormir. Partagé entre l'idée de tirer et celle de prévenir les camarades, j'étais plutôt énervé et je ne sais ce qui se serait passé, si la lune en se levant, n'était venue apporter un peu de clarté à la situation.

Elle remplit même trop bien son office, la lune, car un rayon perçant le feuillage me fit apercevoir ce que je crus être la forme blanchâtre d'un *lamba* (vêtement des indigènes) ; aussitôt, mû par un sentiment de peur mêlé du respect de la consigne de ne pas tirer, je bondis sur la forme et la piquai d'un coup de baïonnette. La forte résistance que je rencontrai me fit tomber sur le derrière... Ce que j'avais pris pour un *fahavalo*, c'était tout simplement un tronc d'arbre écorcé ; quant au bruit, il provenait d'un *maki* (singe) qui mangeait des baies sur l'arbre et qui, effrayé, s'enfuit en poussant des cris.

Le chef de poste, alerté, vint se rendre compte de ce qui se passait. Le cœur battant, je répondis à voix basse : « C'est un singe » puis, ayant cherché et retrouvé à tâtons mon béret tombé dans la brousse au moment de ma chute, je repris ma faction, après avoir retiré de l'arbre la moitié de mon sabre-baïonnette rompu par le choc. Bris d'arme appartenant à

l'Etat, quelle affaire ! Tant pis, il y a des choses qu'il est prudent de ne pas divulguer. Rentré au camp, j'allai en sournois déposer le sabre dans la case où étaient déposées les armes des hommes décédés ; j'en pris un autre, et, à la grâce de Dieu !

D'ailleurs, je devais quitter *Marololo* dans quelques jours et j'avais bon espoir de n'y point revenir m'expliquer, si ma supercherie venait à être découverte.



Je fus désigné avec une trentaine de conducteurs valides et des convoyeurs kabyles et somalis pour faire partie d'un gros convoi de 120 voitures, à destination d'*Andjie-jie*, placé sous le commandement du Capitaine Jordan et du Lieutenant Salzar.

Ce convoi comprenait non seulement des vivres, mais du matériel, des munitions, des bâts pour les mulets, etc...

Nous quittons *Marololo* à la fin de juillet ou dans les premiers jours d'août. je ne sais plus au juste n'en ayant pas pris note.

Les nouvelles qui nous parviennent de l'avant sont peu favorables ; non que les Hovas se montrent bien redoutables, mais la maladie continue ses ravages et nous voyons descendre vers Majunga de nombreux convois de voitures Lefebvre chargées de malades et de mourants. La situation du Corps Expéditionnaire n'est pas brillante du tout. Au fur et à mesure que la tête de colonne s'éloigne de la base de ravitaillement, les difficultés augmentent ; les services sont désorganisés par l'état sanitaire déplorable. Chaque homme, en traversant le Boeni a emporté les germes de la fièvre ou de la dysenterie, et il ne sert de rien que les hauts plateaux soient réputés plus salubres ; les ravages continuent d'autant plus sûrement que les organismes sous-alimentés s'épuisent. Les vivres en effet se raréfient ; le pain frais supprimé est remplacé par du biscuit pain de guerre ; les 25 centilitres de vin, par 4 centilitres de tafia.

Les médicaments manquent, surtout la quinine pour les fiévreux, le lait condensé pour les dysentériques. C'est le moment critique, mais nous le doublerons parce que personne ne veut se laisser abattre, personne n'envisage la possibilité de faire demi-tour. D'ailleurs, il y a plus de risques à ccourir de repasser dans le Boeni que d'aller vers Tananarive. D'un côté c'est la zone de mort ; de l'autre, c'est l'inconnu, mais c'est la victoire possible !...

Parmi les malades qui s'en vont vers les hôpitaux du bas fleuve se trouvent en grand nombre des soldats du 200^e de ligne et du 40^e chasseurs alpins.

Quelle idée aussi d'avoir enlevé des Alpes, des hommes habitués au froid, pour les envoyer brusquement en tenue d'Europe, creuser la terre sous les tropiques ! Cela me semblait aussi illogique que si l'on avait envoyé les *Haoussas* en tenue de toile, camper en plein hiver dans les glaciers des Alpes. Même remarque pour le 200^e. C'étaient certes de belles troupes, triées sur le volet, mais hormis l'affaire de la *Beritzoka* où le 40^e chasseurs eut une action brillante (8 blessés dont le lieutenant Audierne), l'on peut dire que ces unités furent décimées sans combat. Il ne marquait cependant pas de légionnaires et de troupes indigènes !

Sauront-elles jamais, les jeunes recrues de demain, quels sacrifices représente l'inscription du mot *Madagascar* sur la soie de nos drapeaux et étendards ?

(A suivre)

Henri VERMEREN,
Capitaine en retraite.



REVUE DES TROUPES COLONIALES

34^e ANNÉE

N^o 269



M A R S

1940

SOMMAIRE

La Tradition continue	193
Trois itinéraires en Casamance (1860-1901-1938), par le Capitaine R. CHAPOUTHIER, de l'Infanterie Coloniale	199
La Croix du Bigor, expédition de Madagascar (1895-1896) (suite), par le Capitaine en retraite Henri VERMEREN	216
Les Spahis Sénégalais, par M. Georges DEULIN, Bibliothécaire à la Section des Cartes et Plans de la Bibliothèque Nationale	241
La maison annamite et les règles traditionnelles de sa construction	245
L'humour britannique et l'art militaire, traduction du Capitaine SOUCHARD, de l'Artillerie Coloniale	251

HORS-TEXTE

Sur les confins cambodgiens, Reportage photographique d'après les clichés du Lieutenant REVEL-MOUROZ, de l'Infanterie Coloniale

Chronique de l'Étranger	255	Journaux et Revues	272
Chronique de l'Empire	263	Bibliographie.	280
Informations.	270	Chronique Philatélique	287

Direction: Section Technique des Troupes Coloniales

Hôtel des Invalides - PARIS-7^e

Administration, Abonnements, Publicité: 2, Av. de La Bourdonnais



LA CROIX DU BIGOR

EXPÉDITION DE MADAGASCAR

(1895-1896)

(III)

VERS ANDRIBA

En quittant *Marololo*, la route longe la rive droite de l'Ikopa et passe presque constamment sous bois; le sol est friable et le passage continuel des voitures a produit une épaisse couche de poussière très fine dans laquelle on enfonce jusqu'au dessus de la cheville. Le convoi est bientôt environné d'un nuage opaque et finit pas s'étirer sur des kilomètres.

Comme on ne peut songer à conduire deux voitures avec un mousqueton en bandoulière, les armes sont déposées dans les véhicules et pour les

protéger de la poussière et de la rouille, les culasses sont enveloppées dans des chiffons. Un convoi comme le nôtre, avec les incidents de marche, mulets rétifs, brancards brisés, voitures culbutées ou abandonnées par les conducteurs malades, s'échelonne sur au moins six kilomètres. Chacun s'efforce bien entendu d'arriver à l'étape, mais sans être lié à aucun ordre de marche. C'est dire combien est grande la sécurité, et pourtant, quoi de plus facile et de plus tentant pour notre adversaire que de couper cette longue ligne de ravitaillement de 400 kilomètres et nous affamer ! Il n'en fera rien, heureusement.

Notre première étape a lieu au point appelé *Sources de la Nandrojia*, à vingt kilomètres de *Marololo*. Le parc ne sera formé que le soir, après la traversée à gué de la rivière qui roule des paillettes d'or.

Le fond du cours d'eau est formé de sable fin, l'eau est très limpide et fraîche. J'y prends un bain qui me débarrasse de la poussière et me repose. C'est la troisième fois que je passe la Nandrojia, mais je ne m'y étais pas encore arrêté.

Le lendemain, après avoir traversé d'autres rivières à sec où, contrairement aux prévisions, les roues des voitures Lefebvre enfoncent dans le sable à un point tel qu'on est obligé de couper des roseaux, d'en former un tablier et de passer en courant, les attelages doublés, nous arrivons après une marche sous bois, au village de *Beratsimanana*, situé au pied d'une petite montagne qui marque la fin de la terre basse du Boeni. Une troupe fameuse a signé son passage ainsi que l'atteste un écriteau qui porte les mots suivants : « *Route de la Légion - Paris 10.000 kilomètres - Tananarive 399 km.* ». C'est du travail bien fait. La route monte en lacets vers un col. Nous devons doubler les attelages et cela prend du temps. Nous suivons ensuite les crêtes et nous apercevons dans le lointain, sur notre gauche *Maevatanana* ; en face de nous, au fond, *Subervieville* ; à droite l'Ikopa.

La plaine est très mamelonnée et paraît aride. Nous descendons par une pente très rapide où nous devons enrayer les roues à bloc avec les chaînes d'attache des mulets. Malgré ces précautions, plusieurs véhicules conduits par des Kabyles culbutent dans les ravins. Leur chargement retiré est réparti sur les autres voitures ; au bas de la montagne, nous retrouvons la *Nandrojia*, toujours aussi limpide. Nous y établissons le campement.

Départ de bon matin, traversée de rivières à sec dans les mêmes conditions que la veille. Nous passons ensuite à *Sakoabe*, appelé aussi *Camp d'Auvergne* selon un écriteau cloué à un arbre.

Un détachement du 200^e l'occupe; ce sont sans doute des originaires du Massif Central.

De là, nous arrivons en contournant de nombreux mamelons dénudés, à *Suberbieville*. C'est une agglomération d'une quarantaine de maisons à étage et sans étage et d'un village indigène.

La localité doit son nom à M. Subergie, chercheur d'or. Les maisons sont occupées par l'Etat-Major du Général en chef, l'Intendance, les Subsistances et l'inévitable hôpital. Sous un hangar est remise la locomotive d'un Decauville; les wagonnets sont à côté et la voie est en partie détruite ou recouverte de terre par une ébauche de fortifications de campagne, ouvrage des Hovas en fuite. La machine à broyer le quartz aurifère est transformée en distillerie d'eau pour l'hôpital et l'Etat-Major.

Nous formons le parc le long de la route, dans un terrain en pente, où nous stationnerons deux jours. A gauche, sur une hauteur, de nombreuses tentes sont dressées. C'est *Maéwatanana*, lieu d'un combat récent.

Nous repartons après avoir laissé quelques voitures de vivres et aussi des malades.



A partir de *Suberbieville*, l'aspect du terrain change complètement. Plus de forêt, plus de végétation. Un chaos de roches blanches où scintille le quartz aurifère. Une herbe maigre, roussie par le soleil, croît le long de ces roches et dans le bas des mamelons innombrables qui donnent au paysage un aspect tourmenté et sauvage. A l'horizon se dessinent les hautes chaînes de montagnes qui nous séparent de la terre promise : *l'Imerina*.

Le convoi s'arrête à *Behanana*, à 28 kilomètres de *Suberbieville*; pas de bois pour faire cuire les aliments, nous nous contentons de débris de caisses de biscuits et de bouses de buffle desséchées. Dans l'après-midi, je remonte le cours du ruisseau près duquel nous campons à la recherche de bois. Je trouve sous un manguier, les cadavres en putréfaction d'une dizaine de convoyeurs Kabyles, qui sont

venus mourir là. Une bande de charognards (oiseaux de proie) tournoie sur le charnier. Je renonce à couper du bois tant l'odeur m'incommode et je reviens au camp en me gardant de raconter aux camarades ce que j'ai vu. Ils n'ont pas déjà l'estomac si solide ! Le soir, c'est avec répugnance que je boirai l'eau du ruisseau, cependant bouillie, et que je mangerai ma soupe au riz. Il me semble que tout ce que j'avale a goût de cadavre.

Nous quittons *Behanana* pour atteindre *Tsarasaotra*. Il faut doubler plusieurs fois les attelages en cours de route et notamment en arrivant au bas de la rampe très raide qui mène à l'esplanade où se trouvent le village et un camp occupé par des chasseurs alpins. Le village se compose d'une vingtaine de cases. Il y a une ambulance bondée de malades et un cimetière, garni de croix de bois.

A *Tsarasaotra* eut lieu, quelque temps avant notre passage, un combat entre une compagnie de tirailleurs algériens (1) et une troupe de 5.000 Hovas renforcée d'artillerie et plus hardie que les autres. L'attaque fut repoussée, mais le lieutenant chef de peloton dont j'ai noté le nom, Auger-Dufresse, fut blessé mortellement avec le caporal Sapin. Les chasseurs d'Afrique du lieutenant Coshamel et une section de 80 de montagne furent également de la partie.

De l'esplanade où nous campons, on découvre un vaste panorama. A droite, autant que la vue peut s'étendre, une plaine mamelonnée; au bas de la rampe coule l'Ikopa et à gauche, c'est la montagne avec la route en lacets s'élevant vers le mont Beritza.

Nous repartons. L'étape est de plus en plus pénible. Je me demande si je pourrai arriver au but. Je suis navré, ayant perdu le tube qui contenait ma provision de quinine. C'est grave, parce que je ne pourrai plus me procurer le précieux remède. Il n'en est plus délivré depuis *Marololo*. Par suite de défaillances j'ai maintenant trois voitures à conduire. Chaque côte, et ce n'est pas ce qui manque, est donc montée et redescendue trois fois. C'est exténuant. Nous laissons maintenant des camarades à chaque gîte d'étapes et souvent, à l'arrivée, il faut retourner à l'arrière avec des mulets haut le pied pour rechercher les voitures abandonnées.

(1) Capitaine Castel, du 1^{er} tirailleurs algériens.

Les convoyeurs Kabyles et Somalis commencent à ne plus se présenter au départ. Beaucoup ont les jambes couvertes de plaies purulentes et boitent. Ils souffrent de la fièvre, se couchent sur la route, s'enveloppent de leurs guenilles et attendent la mort. C'est un triste spectacle.

Enfin, nous sommes au *Camp du Ponceau*, ainsi appelé parce qu'avant d'arriver au dépôt de vivres où nous formons le parc, nous traversons un ruisseau à côté d'un petit pont de bois à moitié démoli. Nous allons rester deux jours au repos et ce n'est pas du luxe !

Un campement est établi sur un plateau à proximité du dépôt. Cet endroit s'appelle la *Betsiboka*. C'est là que le 40^e chasseurs alpins engagea son unique combat.

Une ambulance est installée; elle porte le N° 2 et comprend deux tentes, genre « marabout », puis une douzaine de longs abris en branchages sous lesquels sont allongés de très nombreux malades et mourants de tous les corps de troupe. Quelques médecins et infirmiers au visage ravagé par la maladie font ce qu'ils peuvent pour soulager les malheureux qui leurs sont confiés.



Ayant appris par un soldat des subsistances que mon camarade Denis, parti quelques jours avant, était en traitement à l'ambulance, je vais au *Camp de la Mort* et après de longues recherches, je finis par reconnaître mon camarade, aux bandes rouges de son pantalon. Il est méconnaissable, en proie au délire et mourra le soir même. De chaque côté de lui, sont deux fantassins du 200^e, mais ceux-là ont cessé de souffrir. Ils sont rigides et le regard vitreux. D'autres gémissent et les moins malades essaient d'avaler un bouillon de riz que leur sert un infirmier grelottant de fièvre lui-même. Il y a des mouches en quantité. J'ai hâte de sortir de cette nécropole et je m'achemine vers le camp de la compagnie du 200^e qui garde l'ambulance. Ce n'est guère plus réconfortant. Un silence lugubre pèse sur le cantonnement, où je vois déambuler, en traînant les pieds, de pauvres bougres de fantassins, ne paraissant pas avoir la force de porter leur fusil. Ils n'ont d'ailleurs pas de chance, un incendie de cases ayant détruit récemment une partie de leurs effets, armes et munitions. Je passe près des débris calcinés et je m'achemine

vers le cimetière, situé à gauche et en contre-bas de la route allant vers *Imeriza* (Camp des Sources). Circulant parmi les nombreuses tombes, je découvre celle d'un de mes camarades nommé Muller, alsacien jovial provenant de la Légion étrangère et décédé là au cours d'un convoi précédent.

L'ambulance n° 2 mérite bien le nom de *Camp de la Mort* dont on l'a baptisée.

La route est reprise au lever du soleil, par un vent violent et glacial. C'est à peine si la marche parvient à nous réchauffer et, pour une fois, nous désirons que le soleil monte davantage à l'horizon. Les nuits deviennent d'ailleurs très froides et comme nous couchons sur la terre nue les cas de dysenterie se font plus nombreux. Le soir, on s'endort en transpiration et malheur à celui qui se découvre le ventre; la bise glaciale et la rosée du matin ont tôt fait de déterminer des coliques et tout ce qui s'en suit.

La route est très accidentée. Elle monte presque continuellement. Nous avons doublé les attelages à l'aide des mulets devenus disponibles par suite de l'abandon des véhicules, et ce n'est pas ce qui manque ! Entre la *Betsiboka* et le *Camp des Sources*, j'en ai compté une cinquantaine. J'ai même la chance de découvrir une voiture contenant une barrique de vin défoncée par le bout. J'en profite pour remplir, en passant, tous les récipients dont je dispose. Il est bien un peu aigri par la chaleur, mais c'est tout de même du vin.

Je pense que, toutes proportions gardées, la retraite de Russie sous la neige ne devait pas être plus lamentable que notre progression sous le soleil.

Si j'ai la chance d'amener mes trois voitures et mes six mulets au *Camp des Sources*, il n'en est pas de même des conducteurs indigènes qui abandonnent leur véhicule et viennent, montés sur leur mulet dételé, rendre compte de l'événement. Aussi bien, dois-je revenir sur mes pas avec quelques camarades, pour récupérer à 8 kilomètres, quatre voitures chargées de café, sucre et riz. Nous trouvons des sacs éventrés, mais les convoyeurs nient avoir commis le vol. Nous attelons les mulets qui nous ont portés et rentrons au gîte à 10 heures du soir.

Je soupe avec du biscuit trempé dans du vin, celui de la barrique abandonnée; mes camarades en font autant, et après avoir abreuvé nos mulets et leur avoir donné l'orge, nous nous endormons d'un sommeil profond.

Le lendemain de très bonne heure, la marche est reprise dans les mêmes conditions pour arriver à *Andjie-jie*. Etape éreintante au possible; arrivée au gîte à 9 heures du soir; je n'ai mangé en marchant qu'un peu d'endaubage, un biscuit pain de guerre et bu un quart de vin, toujours de la même provenance et de plus en plus aigre.

J'ai enduré tant de fatigues et de souffrance, la faim, la soif, le froid la nuit, la chaleur le jour, que je me demande comment je ne suis pas resté en route.

La voiture contenant le campement du capitaine Jordan étant tombée tombée dans un ravin, nous nous blottissons tous deux sous ma voiture aux brancards relevés; lui, la tête appuyée sur le siège de sa selle, moi sur un paquet d'herbe sèche et nous nous couvrons mutuellement avec deux couvertures de mulet.



Le capitaine endormi, je me retire doucement et vais finir la nuit près d'un feu de bivouac. Le soir nous avons dîné tous deux d'un fond de boîte de singe, de biscuit et bu ce qui me restait de vin. Dès l'aube, je pars à la recherche de la voiture accidentée, la retrouve et comme les brancards sont brisés, je transfère son chargement dans la voiture qui m'a conduit, puis je reviens à *Andjie-jie*. Chose curieuse, j'ai vu souvent des mulets attelés dégringoler dans les ravins; je ne sais pas comment ces bonnes bêtes s'arrangent pour rouler, mais il est rare qu'elles soient blessées, à moins d'une chute à pic, auquel cas on les achève d'un coup de mousqueton.

A *Andjie-jie*, nous trouvons ce qui reste du 40^e alpins. Ils ne sont pas nombreux ces petits chasseurs et campent sous des cases en branchages à gauche de la route.

Ils auraient grand besoin de recevoir des effets, car j'en vois qui ont confectionné des pantalons avec des sacs à distribution; l'un porte sur la jambe le mot « Subsistances », un autre sur les fesses « Moulins de Corbeil ». Eux aussi, c'est la route qui les a décimés.

Nous repartons pour le *Camp des Cascades*; étape toujours très rude, mais nous apercevons des tentes sur le versant des mamelons. C'est la colonne. Nous sommes près des combattants. J'apprends que je passe à la 9^e batterie : capitaine Bergeret, lieutenants Glaudu et Murro. Je prends congé du capitaine Jordan et du lieutenant Salzar; ce dernier doit mourir en arrivant à Tananarive. Fini le métier de charretier, « Hue, dia, bourde, arrête ! Adrop, adrop, fissa baleck ! ». Au contact des Kabyles, mon vocabulaire s'est enrichi d'un tas d'expressions, d'imprécations défiant la morale la plus tolérante. J'étais en train de me « déciviliser », ce n'est donc pas trop tôt que cette vie de galérien finisse, que je retrouve des camarades et, si précaire soit-elle, une alimentation plus régulière, des repas chauds, au lieu de l'éternel bœuf de conserve qui, pendant plus d'un mois, a formé avec le biscuit le fond de ma nourriture et m'a délabré l'estomac cependant résistant et d'une complaisance à rendre jaloux celui d'une autruche !

ANDRIBA

Le 18 août, la 2^e brigade (Général Voyron) dont fait partie la 9^e, se met en marche avec la mission suivante : passer le col d'*Ampasiry* et chasser les Hovas des positions fortifiées qu'ils occupent entre le village de *Malatsy* et le pic d'*Andriba*, puis les refouler sur *Ampotaka*.

Après une marche pénible que j'accomplis en conduisant un mulet de caisses à munitions à l'échelon de combat, nous arrivons le 21 août, vers 3 heures du soir, en vue des fortifications. Il y a 8 fortins en terre barrant la vallée. Les Hovas, s'ils ne savent pas se battre, remuent la terre volontiers. Quand je dis Hovas, c'est des Betsileos, Betsimisarakas et autres peuplades sous leur domination, dont je veux parler. Les Hovas d'origine malaise ou indienne sont de race supérieure et ne s'abaissent pas aux besognes trop rudes.

Nous faisons halte, pendant qu'assez loin sur notre gauche, une fusillade très vive s'échange entre les ennemis occupant *Malatsy* et le bataillon de tirailleurs Haoussas. Le village est enlevé et le feu diminue. L'action

principale ne devant être engagée que le lendemain à l'aube, la 9^e forme le parc et commence à s'installer pour la nuit. Déjà les mulets sont déchargés et les feux allumés, lorsqu'un officier d'Etat-Major arrive à bonne allure et crie : « La 9^e batterie à l'ennemi !... »

Vivement les mulets sont rebâtes, le matériel rechargé et guidés par l'officier qui marche à côté du capitaine Bergeret, nous nous portons en avant.

Dans la vallée, nous entendons une fusillade assez intense; au loin, sur les collines, nous distinguons des formes blanches : ce sont les Hovas. La batterie contourne des mamelons et se met en position sur un petit plateau dénudé. De l'échelon où je suis affecté et qui se trouve légèrement en arrière des pièces, je vois des flocons blancs s'élever du pic d'*Andriba* : c'est l'artillerie Hova qui tire. Il y a des canons-revolvers dont on distingue les coups précipités. Les détonations de leurs 77 m/m de montagne ont plus d'ampleur et il ne manque que la voix métallique de nos 80 m/m pour produire avec la fusillade qui crépite en avant un vacarme impressionnant, répercuté et amplifié à l'infini par l'écho des montagnes environnantes.

A n'en point douter, c'est notre batterie qui est particulièrement visée et nous avons trois blessés dont un mortellement (canonnier Klein). Mais voici la riposte : la 9^e ouvre un feu rapide et bientôt nous remarquons une agitation se manifester parmi les « lambas blancs ». L'arrivée des obus à mitraille et à mélinite sur les fortins doit les incommoder. La nuit tombe et les pièces cessent le feu.

Tard dans la soirée et une partie de la nuit, les Hovas tiraillent, je me demande contre qui ! Le jour point, accompagné d'un brouillard très épais d'où émergent à peine les sommets des mamelons. Il faut attendre qu'il soit dissipé par le soleil, vers 8 heures, et nous constatons que l'armée Hova a abandonné toute la ligne de défenses et disparu vers Tananarive. C'était pourtant un beau travail que ces ouvrages en terre ; ils méritaient d'être mieux défendus.

Le 23, nous allons établir notre parc à *Mangasoavina*, lieu situé au bord d'un petit cours d'eau où nous cantonnerons jusqu'au 15 septembre.

Les travaux de la route sont interrompus et il est question de former une colonne volante qui ira rapidement à Tananarive.

D'après les camarades et les gradés de la batterie, qui ont fait colonne au Tonkin, au Soudan, au Congo, dans le Sud algérien, la construction de la route par des troupes blanches constitue un défi au bon sens. Ils en parlent en connaissance de cause, eux qui ont expérimenté le portage à dos d'hommes dans le *Baoulé*; à dos de mulet ou de chameau à *Tombouctou* ou *In-Salah*. En ce qui me concerne, je me dis que du jour où la pluie commencera à tomber (et ça ne saurait tarder) toute cette poussière impalpable dans laquelle j'ai enfoncé jusqu'aux chevilles pendant plusieurs centaines de kilomètres, deviendra de la boue et les charrois seront instantanément figés sur place, de même que seront noyés les dépôts de vivres accumulés en plein air.

Notre marche de tortue doit cesser et au plus vite. D'ailleurs, nous artilleurs de montagne, qui nous déplaçons avec tout notre matériel et nos vivres, en employant seulement des mulets de bât; qui passons partout, sans nous soucier des chemins et des cours d'eau, ne faisons-nous pas la preuve qu'on peut avancer sans construire de route carrossable ?

Comme nous savons que Tananarive est encore au moins à 200 kilomètres, que la saison des pluies va nous obliger à retourner sur la côte puisque nous ne pourrons plus être ravitaillés et que nous ne pourrons camper sans abri sous les tornades, nous ne sommes donc point surpris lorsque paraît l'Ordre que je transcris ci-après :

ORDRE GÉNÉRAL N° 68

Officiers, sous-officiers, caporaux, soldats et marins. Les éléments mobiles du Corps expéditionnaire viennent, grâce à d'énergiques et persévérants efforts, en refoulant l'ennemi partout où celui-ci a tenté de les arrêter, d'atteindre l'extrémité de la plaine d'Antriba.

J'ai décidé de ne pas pousser plus loin le travail de construction de la route carrossable qui s'imposait jusqu'ici comme une conséquence inévitable du mode de constitution de nos convois et de poursuivre les opérations contre Tananarive avec une colonne légère dotée d'effectifs et de moyens de transport réduits.

Cinquante lieues à peine nous séparent de Tananarive; 25 environ traversent encore une zone montagneuse et à peu près déserte; le reste est en Emyrne, province très cultivée, très peuplée où sont concentrées presque toutes les ressources de l'île.

Si donc, la première partie de la marche nous prépare encore des difficultés matérielles et des privations, nous pouvons espérer trouver dans la seconde des facilités relatives et quelques compléments de bien-être.

Quoiqu'il en soit, la France compte sur nous pour mener à bien la tâche commencée et au succès de laquelle ses intérêts et son honneur sont engagés comme les nôtres. Elle continue à nous suivre avec une sympathie passionnée, dont les télégrammes du Gouvernement m'apportent presque journellement la preuve.

Vous élèverez vos cœurs à la hauteur des nécessités d'une situation qui exige plus que la satisfaction d'un devoir simplement et laborieusement rempli, celle d'avoir accompli une tâche que la nature même du pays rendait plus difficile qu'on eût pu l'attendre; celle aussi d'avoir ajouté une belle page à nos annales militaires et de vous être préparé de glorieux et impérissables souvenirs personnels.

La nécessité de proportionner ce dernier effort à nos moyens matériels, celle aussi de maintenir la chaîne des transports si péniblement créée et entretenue entre Majunga et Andriba, m'oblige à laisser ici et en arrière beaucoup de vous qui aspiriez aussi à l'honneur d'être montés de haute lutte à Tananarive. Je partage le regret qu'ils éprouvent.

J'apprécie très haut les services qu'ils ont déjà rendus et que continueront à nous rendre tous ceux qu'un devoir austère retient à des titres divers sur cette longue ligne d'étapes.

Je connais leurs énergiques et persévérants efforts qui seuls nous permettent d'entreprendre la marche accélérée qui va nous mener en Emyrne.

Je n'oublierai ni les uns ni les autres en faisant connaître au Gouvernement au prix de quel dévouement, de quels efforts, de quels sacrifices, nous aurons mené à bien notre expédition et la France les confondra dans un sentiment d'estime et de gratitude.

Fait au Quartier Général à Mangasoavina le 8 septembre 1895.

Le Général de division commandant en chef le Corps Expéditionnaire.

Général Ch. DUCHESNE.

Cet ordre dont chaque mot a sa valeur, ne nous apprend rien de plus que nous ne sachions. Il reflète l'angoisse du chef qui redoute un échec dont le retentissement serait énorme en France. Nous ne voulons pas de nouveau Langson.

La colonne sera celle de « *marche ou crève* ». Voici sa composition autant que j'ai pu, par mes propres moyens, l'établir.

COLONNE VOLANTE

Général Duchesne - Général de Torcy, chef d'Etat-Major.

1^{er} groupe - Général Metzinger
2 btn^s de tirail. algériens
1 btn de légion étrangère
200^e de ligne, environ 1 bataillon
en partie formé d'une relève arri-
vant de France.
16^e bie de montagne de Sousse à
4 pièces.

2^e groupe - Général Voyron
2 Btns d'infanterie de marine
1 Btn de tirailleurs haoussas
1 Btn de tirailleurs sakalaves
8^e et 9^e Bies de montagne d'artille-
rie de marine à 4 pièces chacune
au lieu de 6.
Sections de munitions.

1/2 compagnie du génie.

Escadron du 1^{er} chasseurs d'Afrique - Un peloton de 25 cavaliers

30^e escadron du train des équipages.

L'ambulance n° 2 et une quinzaine d'hommes des subsistances.

Compagnie de conducteurs sénégalais.

Au total, environ 4.000 combattants dont les 2/3 d'indigènes.

Un convoi de 2.800 mulets de bât avec 20 jours de vivres doit suivre la colonne.

Une visite sanitaire est passée et ceux qui ne paraissent pas assez valides resteront à *Mangasoavina*. Nous avons été prévenus qu'on ne relèverait personne, les bâts à cacolets étant limités.

La mission de la colonne est la suivante : franchir rapidement les 200 kilom.ètres qui séparent *Mangasoavina* de Tananarive en bousculant les Hovas et en les harcelant sans trêve, puis enlever à la faveur du désarroi leur capitale, ville de 80.000 habitants.

La colonne quitte *Mangasoavina* le 15 septembre au matin. Plus de route; nous suivons la piste tracée par les Hovas en retraite. Le pays est très accidenté et coupé de nombreux petits cours d'eau que nous passons, principalement les conducteurs, en entrant dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Notre grande précaution est d'empêcher les mulets de se coucher, ce à quoi ils ont tendance. Les servants sautent de rocher en rocher pour atteindre la rive opposée.

La première étape est à *Ampotoka*, à l'entrée de *Tsinainondry*. Les Hovas gardent ce passage avec, dit-on, 8000 combattants. L'attaque est menée à droite par les tirailleurs sakalaves à gauche par les tirailleurs algériens. Le centre reste immobile. L'ennemi concentre son tir sur le groupe du centre, mais voyant le mouvement enveloppant des ailes, il n'insiste pas et abandonne la position. Notre rôle fut presque nul, la nature du terrain nous ayant fait arriver tardivement sur la ligne du feu. Néanmoins une batterie, pas la nôtre, envoie quelques obus qui accélèrent la fuite des Hovas.



La colonne passe le défilé et va camper à un endroit appelé *Ambohinoro*. Nous repartons le lendemain pour aborder le fameux passage des monts *Ambohimena*, fortement gardés dit-on.

D'*Ambohinoro*, la piste passe par le col de Kiangara dont le sol aux aspérités rocailleuses, nous soumet à une rude épreuve.

A mon avis, il est difficile sans l'avoir parcourue de se rendre un compte exact de cette piste; mais ceux qui en ont gravi les pentes abruptes, ou descendu à flanc de précipices, de rocher en rocher, ne l'oublieront pas de si tôt.

Mon admiration, dans cette marche périlleuse, va surtout aux mulets de matériel, qui donnent là la mesure de leur vigueur, de la sûreté de leurs membres et de leur adresse.

Si plus tard, on élève un monument commémoratif de l'Expédition, ce serait justice qu'on fasse figurer sur le soubassement un « mulet de bât ». Ce sont ces braves « miaules » qui nous ont sauvés du désastre, et en écrivant cela je pense à *Instructeur* que j'ai laissé à *Marololo*. Qu'est-il devenu ? Celui que je conduis n'a point de nom, mais simplement un numéro matricule : c'est 33 ! Il est plus fort qu'*Instructeur* et, comme lui, également très adroit.

Le 17 au soir, nous campons au pied des *Ambohimena* et le 18, la brigade Voyron prend position en avant de *Kinadjy*; guidée par le capitaine Aubé, c'est elle qui doit exécuter le mouvement principal qui consiste à forcer le défilé.

Le 19, la brigade Metzinger à laquelle la 9^e batterie est rattachée se trouve rassemblée au débouché du sentier conduisant au col. Les troupes sont l'arme au pied; l'artillerie est à dos de mulet. Nous attendons que la

brigade Voyron ait accompli son mouvement. Partie dans la nuit, elle a réussi à masquer sa marche et l'ennemi nous voyant immobiles n'a pas l'air de se douter de l'attaque de flanc qui s'amorce. Il fait très froid; un vent violent me fait claquer des dents, et j'ai beau battre la semelle, je n'arrive pas à me réchauffer. Pour la première fois, je suis pris de frissons et redoute pour la journée un accès de fièvre. L'absence de quinine en sera la cause.

Il est à peu près cinq heures; le soleil n'est pas encore levé; les Hovas non plus, car sauf quelques points blancs, personne ne bouge dans leurs retranchements.

De notre position de batterie, nous embrassons le vaste panorama qui servira de cadre à l'engagement. Devant nous, le plus haut sommet des *Ambohimena*, 1.300 ou 1.400 m. d'altitude; de longues croupes s'en détachent pour accéder à la plaine. Ces élévations sont garnies d'ouvrages armés de canons, paraît-il.



A 7 heures, un coup de canon part du sommet; son bruit se répercute à l'infini dans la vallée, pendant que la fumée se dissipe. C'est sans doute un signal, car il est suivi de beaucoup d'autres provenant des ouvrages étagés. Peine perdue, nous sommes hors de portée de leur tir. Pour leur rendre la politesse, deux pièces sont préparées, mises en batterie et quelques obus tirés. Ça fait beaucoup de bruit, mais comme l'angle de tir est trop ouvert pour atteindre le sommet et que nous n'avons pas enlevé la rallonge de flèche, les projectiles vont se perdre dans la montagne.

A 8 heures, le bataillon des tirailleurs algériens et celui de la Légion, dissimulés dans les ravins sur notre gauche, font soudain irruption sur le flanc des ouvrages avancés et la fusillade s'engage. Les Hovas, ripostent au petit bonheur en se repliant vers les ouvrages supérieurs. En réalité cette attaque des nôtres n'est qu'une feinte destinée à retenir l'attention de l'ennemi. C'est à droite que va se jouer la partie, et nous regardons avec attention vers les crêtes d'où doit déboucher la brigade Voyron.

Bientôt, en effet, nous voyons ses premiers éléments gravir les monts ; ils ne sont pas plus gros que des soldats de plomb, mais ils avancent rapidement le long des crêtes. Il y a là les Haoussas, les Sakalaves et l'Infanterie de marine, cette dernière plus lente à se mouvoir. Les Hovas hypnotisés par notre présence, n'ont pas l'air de se douter de quoi que ce soit. Encore quelque 600 mètres et ce sera le choc sans tirer un coup de fusil. Cependant, des sentinelles Hovas donnent l'éveil ; les Remington Winchester crépitent en dégageant une fumée blanche ; le tir ne doit pas être bien meurtrier car ceux qui l'exécutent se sauvent au pas de charge. En quelques instants, la panique gagne le groupe central et bientôt le sommet de l'*Ambohimena* n'est plus qu'un terrain de championnat où nos tirailleurs, qui savent courir aussi, luttent de vitesse avec leurs adversaires. A 9 heures tout est terminé ; le passage est dégagé et nous n'avons plus qu'à commencer à gravir le sentier, à peine frayé à travers roches et excavations.



Après 2 heures de marche, je suis à bout. J'ai mon premier accès de fièvre : ce sont d'abord les mêmes frissons qu'au matin ; puis une sueur froide m'inonde, et j'ai plusieurs éblouissements. Néanmoins je ne veux pas lâcher ; je passe mon mulet à un camarade nommé Chouvy et je m'efforce de suivre. Ce serait stupide d'avoir résisté jusque là et de rester en route ! Mais après avoir gravi quelques centaines de mètres, je sens qu'il m'est impossible de continuer. J'ai bien essayé de m'accrocher à la courroie de bât d'un mulet, mais je titube comme un homme ivre ; mes jambes refusent tout mouvement et j'ai juste le temps de m'affaler derrière un rocher où je perds connaissance.

Combien a duré cet anéantissement ! je ne saurais le dire. Lorsque je reviens à moi, je constate que le soleil descend à l'horizon ; je dois

être resté sans connaissance à peu près 3 heures. J'ai la gorge sèche ; le sentiment que j'éprouve à la pensée que je me trouve abandonné, sans secours, provoque en moi un sursaut d'énergie. Je suis bien un « Marche ou Crève ». Je marcherai. Je bois le peu d'eau restant dans mon bidon et je reprends mon calvaire tantôt debout, tantôt à genoux en m'aidant des mains. Je ne veux pas mourir ! J'arrive au col et je traverse le campement abandonné par les Hovas. Il fait clair de lune, l'air est vif et l'accès de fièvre est passé. J'ai très faim, mais comme j'ai consommé mon repas froid à 9 h. 30, avant de commencer l'ascension avec la batterie, je me passe de dîner et je commence à descendre en suivant la traînée des pièces de canon que les Hovas ont fait glisser le long de la montagne.

Vers le matin, j'arrive au bas de la pente et je trouve de l'eau. Je me désaltère et me lave. Toute la question qui se pose pour moi est de savoir si je pourrai rattraper la batterie avant d'arriver dans la partie habitée de l'Emyrne. Je ne me fais aucune illusion sur le sort qui m'est réservé si je tombe entre les mains des Hovas, d'autant que ma carabine et mes cartouches m'ont été enlevées, comme c'est la règle, et qu'il ne me reste que mon sabre-baïonnette. Heureusement, cette éventualité ne se produira pas. J'aperçois au loin les tentes de la colonne qui par bonheur a campé ; je rejoins la 9^e où l'on ne m'attendait plus. Le médecin m'administre une dose de quinine, puis je me couche sous une tente et je m'endors jusqu'à la soupe du soir. Ce sera ma seule défaillance durant toute la campagne ! L'endroit où mon squelette aurait dû blanchir, s'appelle *Maharidaza*.



Le 21 septembre, la colonne quitte *Maharidaza* et s'arrête le soir à *Talata*. Le 22 nous sommes à *Ankazobé*, le 23 à *Antoby*. Grâce à la quinine, je n'ai plus d'accès de fièvre ; il ne me reste qu'une enflure des chevilles et des mollets. Je ne peux plus mettre mes brodequins, surtout le matin, mais je m'accommode de marcher nu-pieds et j'y trouve même un avantage pour le passage fréquent des petits cours d'eau. Mes effets, usés jusqu'à la trame, m'abandonnent. Aussi, dans la journée, dois-je marcher en chemise et caleçon, ne remettant mon uniforme de flanelle que le soir pour dormir.

EN IMERINA

Nous entrons maintenant dans l'*Imerina*. Ça et là, nous voyons ou traversons des villages aux maisons bâties en pisé et couvertes avec des tuiles rouges. Partout des rizières, des plantations de manioc, de canne à sucre, de patates, bien entretenues. Le pays paraît vide de ses habitants qui doivent s'être retirés en dehors de l'axe de marche de la colonne. Plusieurs bourgades brûlent. Malheur aux fiévreux qui s'arrêtent pour laisser passer l'accès ! Nous ne les reverrons plus. Les Hovas les feront mourir après les avoir mutilés sauvagement.

Le 24, nous campons sur les hauteurs de *Fihaonana*. En face, sur une crête, à 7 ou 8 kilomètres, se trouve la ville de *Sabotsy* occupée par les Hovas. Le 25, nous prenons nos dispositions de combat. Des coups de feu sont échangés entre les avant-postes. Le 26 la colonne part à l'attaque.

La 9^e est d'avant-garde. A peine avons-nous dépassé le village d'*Am-pantokana*, que nous commençons à recevoir des coups de fusil et de canon partant des hauteurs de *Sabotsy*. Nous nous hâtons de descendre dans la plaine et mettons en batterie en avant d'un gros hameau. Les obus hovas tombent tout près de nous, dans un champ de manioc, soulevant des nuages de poussière. Les artilleurs d'en face ne rectifiant pas leur tir, nous n'avons aucun mal.

Quelques balles perdues sifflent et l'une d'elles, à bout de course, arrive sur l'affût de la 3^e pièce dont je suis le premier servant de droite.

Nous commençons à riposter sans hâte, mais avec précision.

Les tirailleurs algériens allant prendre position, passent tout près de nous et rient. Ils sont heureux d'aller au *baroud*. Ils s'en vont en file indienne, avec leur barda sur le dos, vers un village situé entre *Sabotsy* et l'emplacement que nous occupons.

Le Général Duchesne arrive à cheval près de la batterie, suivi de son Etat-Major et des correspondants de guerre, parmi lesquels caracole le représentant de l'agence allemande Wolff. Il observe les effets de notre tir et dit à notre Capitaine : « Ménagez vos munitions, Bergeret » ; puis il s'éloigne vers la gauche au pas lent de son cheval. Notre grand chef paraît soucieux et fatigué.

Nous ralentissons donc le tir, qui n'était pourtant pas rapide et pour l'allonger, les dispositifs de flèche sont enlevés. Au deuxième coup, ma pièce fait la culbute et la fermeture de culasse se coince. Nous quittons à bras la ligne de feu et allons nous placer derrière un mur en pisé, où l'artificier se met à réparer l'avarie. Je m'assois sur le haut du mur et je regarde l'action se dérouler. Les obus hovas tombent toujours mais plus lentement dans le champ de manioc. Pendant ce temps les Tirailleurs malgaches, l'Infanterie de marine, la Légion et les Turcos se déploient, en gagnant du terrain; puis, c'est l'assaut de *Sabotsy*; mais les Hovas n'y sont plus et c'est la poursuite par les Tirailleurs malgaches et les chasseurs du capitaine Aubier.

Notre pièce est réparée; nous repartons. Vers 10 heures, les Hovas s'étant de nouveau retranchés sur les crêtes avoisinant *Ambohipary*, l'action recommence, très courte, car nos troupes partent à l'attaque et les Hovas reprennent leur course vers Tananarive. Nouvel arrêt sur une autre crête, échange de coups de canon; les nôtres au but, ceux des Hovas inefficaces. Nous gravissons collines sur collines et mettons en batterie de temps à autre; l'ennemi n'offre que des objectifs fugitifs et je doute que nous lui causions de lourdes pertes; mais puisqu'il « fiche son camp », c'est tout ce que nous demandons.

De la colline où nous sommes en position en fin de journée, une vue magnifique s'étend sous nos yeux. Comme nous l'a dit le Général en chef dans son ordre, nous nous trouvons au cœur des richesses de l'île.

Des centaines de villages fort bien construits et fort coquets, avec leur enceinte de figuiers de barbarie, s'étagent sur le versant des innombrables petits mamelons, bien cultivés. Partout de l'eau pour irriguer les rizières et plantations. Les habitants, surpris par la rapidité de notre marche, ont fui en abandonnant tout et nous n'avons de ce fait plus rien à craindre de la faim. Le pain et le vin seuls nous manquent; c'est seulement à Tamatave que j'aurai le plaisir d'en goûter de nouveau; hormis cela, c'est l'abondance.

La colonne arrêtée, le parc formé, les mulets soignés, chacun part dans les villages et revient avec canards, poulets, cochons de lait, etc... Des feux supplémentaires s'allument et c'est à qui confectionnera le plus succulent « frichti ».

Le zébu de distribution est délaissé (on l'a assez vu et masticoté, à moitié cuit, depuis Majunga) quant au « singe », il peut rester dans sa boîte ! En ce qui me concerne, ayant trouvé dans une maison une jarre de graisse de porc, je l'emporte sous les yeux d'une vieille femme qui croit sa dernière heure venue et je fais un sort à une poule qui couve une douzaine de petits poussins. Je laisse les orphelins et je me régale de leur mère accommodée au riz gras. Ses reliefs me serviront pour le lendemain. Il n'est plus question de fièvre. Vraiment, ç'eût été dommage que je reste aux *Ambohimena* !

Mais tout cela était trop beau, car une décision du Général en chef menace du Conseil de guerre les militaires surpris en train de s'approvisionner chez l'ennemi absent. Ce n'était pourtant pas bien méchant puisqu'un poulet, à Tananarive, coûte 0 fr. 20 et un canard un sou de plus. Enfin, nous y mettons plus de discrétion et d'ailleurs nous ne refusons pas de payer le complément de bien-être annoncé dans l'ordre n° 68.



Le 26 au soir, nous enterrons mon camarade Martin mort d'épuisement en arrivant dans le pays d'abondance. C'est évidemment fâcheux, mais la misère les privations et la présence de la mort ont fait de nous des demi-brutes, n'ayant d'autre instinct que celui de la conservation. Aujourd'hui son tour, demain le mien ! Telle est l'oraison funèbre habituelle quand un camarade meurt ou disparaît.

Le 27 à l'aube, la colonne se remet en route. Nous gravissons la colline d'*Ambohipary* et, tout à coup, dans le lointain sur notre droite, nous voyons briller sous le soleil les toitures zinguées des palais de la Reine et du Premier Ministre. Nous distinguons les tours de la cathédrale et un nombre considérable de maisons étagées sur une suite de mamelons. C'est enfin, *Tananarive* !



Ce jour là, notre batterie est d'arrière-garde et, comme nous étions en pointe la veille, nous nous rangeons dans un champ de manioc pour dégager la piste et laisser passer toute la colonne. J'assiste ainsi au défilé des troupes : Tirailleurs malgaches et haoussas, Turcos, Légion étrangère, 200^e, Artillerie. Les *Marsouins* restent avec nous. Tout ce monde a l'air bien harassé, la figure amaigrie, noire de poussière, effets sales, barbes incultes. Mais tous regardent Tananarive avec la même joie que les Hébreux durent éprouver devant la terre promise.

La colonne se dirige vers *Ambohimanga*, ville sainte où sont les sépultures des souverains hovas.

L'avant-garde échange des coups de fusil avec les éclaireurs ennemis qui, drapés dans leurs lambas blancs, se montrent, de place en place, sur les crêtes. Le sentier suivi nous éloigne, vers la gauche, de Tananarive, mais il paraît que c'est nécessaire pour éviter les rizières inondées par l'ennemi aux approches de la ville. Pour la première fois, nous traversons des villages habités. Les Hovas nous regardent passer sans manifester aucun effroi et ne se feront pas faute de tirer sur le convoi et l'arrière-garde. Une vive escarmouche aura lieu à *Alakamisy* entre les assaillants et les conducteurs sénégalais qui chargeront armés d'une carabine modèle 1874, sans baïonnette. Deux de nos pièces, mises en position, ne pourront tirer bien que la distance soit courte, dans la crainte d'atteindre les nôtres au contact avec les Hovas. Tout rentrera ensuite dans le calme, l'arrière-garde se décrochera et nous continuerons la marche pour arriver en pleine nuit au milieu du carré formé par les divers éléments. Nous pourrons abreuver nos mulets à un ruisseau, mais ne pouvant trouver le bois, raflé par les premiers arrivés, chacun soupera comme il pourra. J'ai heureusement dans ma gamelle les restes de ma poule au riz.

Le 28, nous traversons *Imerimandroso*, jolie bourgade dotée d'une superbe église construite en briques rouges. Je remarque un vaste enclos; c'est, dit-on, le siège d'une congrégation catholique. En passant dans la rue, je vois dans une maison coquette un magnifique piano. Le soir, nous campons à *Ambohimanga*, sans autre incident de marche que l'attaque plutôt molle de l'arrière-garde.

Le 29, nous repartons, et après une heure de marche, l'avant-garde étant aux prises avec des groupes ennemis, nous mettons en batterie et tirons quelques obus à mitraille. C'est l'Infanterie de marine et les Tirailleurs algériens qui donnent. Ils ont, paraît-il, un officier et une dizaine d'hommes blessés. Je ne les ai pas vus !

Les Hovas, comme toujours, se replient en tirillant et ça dure jusqu'à la tombée de la nuit.

Nous bivouaquons à *Ilafy*, dans la propriété close de murs des pères Rédemptoristes; je me régale d'oignons verts trouvés dans le potager et d'une petite grappe de raisins oubliée sur une treille.

30 SEPTEMBRE - COMBAT ET PRISE DE TANANARIVE

Après une nuit presque sans sommeil, car il souffle un vent glacial qui me fait grelotter, nous levons le camp avant le jour, non sans avoir reçu dans la batterie un obus hova qui n'éclate pas; la détonation paraît provenir de l'arrière, et pas bien loin; plusieurs coups sont ensuite tirés, mais nous sommes en route et ne nous en occupons pas.

La 9^e batterie fait partie de la brigade Metzinger et doit exécuter un mouvement tournant par la gauche. Nous avons avec nous les Tirailleurs algériens, la Légion, ce qui reste du 200^e, la 16^e batterie de montagne de la Guerre, des hommes du génie, quelques chasseurs d'Afrique et le bataillon de Tirailleurs sakalaves. Le reste de la colonne, 13^e de marine, Tirailleurs haoussas, 8^e batterie de marine opèrent à notre droite.

Dès le jour paru, la fusillade éclate de tous côtés. Nous gravissons des mamelons à travers un chaos de rochers et d'excavations; marche éreintante, nous nous hâtons; « activons, activons ! » disent les officiers

et chefs de pièce. C'est qu'en avant de nous, à l'extrême gauche, les Sakalaves du commandant Ganeval ont besoin de notre appui ainsi que les Tirailleurs algériens qui progressent devant. Les légionnaires sont en soutien de nos pièces et ne paraissent pas enchantés de leur rôle de gardiens. Le 200^e est à l'arrière-garde.

Nous marchons plusieurs heures et c'est à bout de souffle que dans le milieu de la matinée, nous pouvons mettre en batterie et tirer sur les positions hovas, qui nous rendent la pareille, mais sans grand dommage, leurs obus n'éclatant pas.

A notre gauche nous voyons les Tirailleurs sakalaves, aux chéchias rouges, escalader des hauteurs sur lesquelles nous envoyons des obus allongés (mélinite) puis sur le village d'*Andrainarive*, pour dégager les tirailleurs algériens qui après avoir enlevé *Andraisoro*, au fond d'un vallon, se sont fait ramener par les Hovas et ont eu une vingtaine de tués et blessés. Nos obus bien placés rétablissent la situation et les Hovas en hurlant disparaissent dans *Andrainarive*.

Nous continuons à tirer. Il peut être midi au soleil; je grignote un biscuit et bois une lampée d'eau additionnée de tafia.

Du côté hova, le canon continue à tonner et à notre droite nous entendons une vive fusillade et les canons de la 8^e vers *Andrainarive*.

Dans le courant de l'après-midi, notre tir assez lent, car nos caisses sont presque vides, se concentre sur le Palais de la Reine et après quelques coups à mélinite, pointés par nos officiers, nous cessons le feu, le drapeau blanc venant d'être hissé sur le Palais.



Bientôt nous voyons arriver des Hovas en filanzane, l'un d'eux porteur d'un drapeau blanc. Le général Metzinger les fait conduire au général Duchesne qui se trouve non loin d'*Andrainarive*. Cela dure un moment, puis vers 4 heures, nous entendons des sonneries de clairon que les colonnes d'assaut prêtes à partir font retentir dans le fond du vallon. « Cessez le feu » - rassemblement ! C'est ainsi que de la hauteur où nous nous trouvons dans la position de « Halte au feu », nous apprenons que la capitale des Hovas vient de se rendre. 3500 « Marche ou Crève » viennent de prendre une ville de 80.000 habitants, défendue par 50.000 hommes.

Nous formons le parc entre la colline de l'Observatoire et *Andrainarive* dans un ancien camp hova, si j'en juge par la quantité de foyers en terre cuite qui parsèment le sol. Il y a aussi des milliers de puces !...

Nos pièces restent prêtes à tirer pendant que certains éléments de la colonne pénètrent dans la ville pour s'emparer de la Reine, du premier Ministre, et établir une garnison à la place de l'armée hova volatilisée.

Les fatigues excessives de la journée m'occasionnent, le soir, un violent accès de fièvre; mais je ne suis pas inquiet, parce que je suis certain de pouvoir me reposer sans crainte d'être laissé en route ou massacré par un ennemi cruel.

Le lendemain matin, nous avons l'agréable surprise de voir le bivouac de la batterie envahi par une foule de marchands et de marchandes, point laides du tout, et pas intimidées par nos quatre pièces pointées sur la ville. Toutes souriantes, elles nous offrent leurs denrées : œufs à 0 fr. 40 la douzaine, lait frais à 0 fr. 25 la bouteille, bœuf que nous dédaignons à 0 fr. 40 le kilo, porc et mouton au même prix, dinde 0 fr. 75, canard 0 fr. 25, poulet 0 fr. 20, oie 0 fr. 60, la pièce bien entendu; bananes, galettes de manioc cuites dans la graisse de porc, patates, que sais-je encore ! pour un prix infime.

D'emblée, notre «bon garçonnisme» conquiert les peu farouches *ramatoas*. La bataille terminée, ni haine, ni manières brutales; les coutumes et la propriété respectées, telle devait être notre ligne de conduite.



Donc, ce premier octobre 1895, la pénétration pacifique commença entre l'*Observatoire* et *Andrainarive*, devant la bouche de nos canons encore chauds de la bataille de la veille. Comme il en fut sans doute de même dans les autres bivouacs, on peut proclamer qu'après avoir pris la ville, nous conquîmes les cœurs et c'était de bon augure.

Le 2 octobre paraît l'ordre ci-après :

ORDRE GÉNÉRAL N° 78

Félicitations aux troupes de la colonne légère.

Officiers, gradés et soldats de la colonne légère. Les efforts que je vous demandais par mon ordre général n° 68 du 8 septembre pour atteindre Tananarive ont porté les fruits que j'en attendais.

Une marche presque ininterrompue de 15 jours, marquée de fréquents combats, nous a menés d'Andriba à la capitale. Vous avez su triompher de tous les obstacles qui vous étaient opposés et le 30 au soir, après une action laborieuse et brillante pour nos armes, nous entrions vainqueurs à Tananarive.

Les négociations en vue de la pacification, commencées aujourd'hui, ont abouti, dès ce soir, à la signature du traité de paix, qui deviendra définitif aussitôt qu'il aura été ratifié par les Chambres et le Gouvernement de la République.

Cet heureux résultat est dû à votre persévérance et à votre énergie. Je tiens à vous en remercier sans attendre les félicitations que la France, fière de votre succès, ne manquera pas de vous adresser.

Au Quartier Général à Tananarive, le 1^{er} octobre 1895.

Général CH. DUCHESNE.

Nous apprenons que la 9^e batterie est citée à l'ordre du jour et que le capitaine Bergeret est promu Chef d'escadron.

Vers le 20 octobre paraît l'ordre suivant :

ORDRE GÉNÉRAL N° 88

Félicitations aux troupes du Corps expéditionnaire.

Le Général commandant en chef a la vive satisfaction de porter à la connaissance des officiers et hommes de troupe des armées de terre et de mer sous son commandement, le télégramme suivant qu'il vient de recevoir de Monsieur le Ministre de la Guerre.

Paris 10 octobre 1895.

« La France entière et le Gouvernement de la République vous adressent, Général, leurs félicitations ainsi qu'aux Officiers, Sous-Officiers et soldats des armées de terre et de mer du Corps expéditionnaire.

« Vos admirables troupes, celles de la colonne légère de Tananarive, comme celles qui gardent vos communications après les avoir ouvertes au prix d'efforts inouïs, « ont bien mérité de la Patrie ».

« La France vous remercie, Général, des services que vous venez de rendre et du grand exemple que vous avez donné. »

« Vous avez prouvé, une fois de plus, qu'il n'est pas d'obstacles ni de périls dont on ne vienne à bout avec du courage, de la méthode et du sang-froid. »

« Le Gouvernement propose la création d'une médaille qui sera donnée à toutes vos troupes ». »

Par ce même télégramme, Monsieur le Ministre de la Guerre, annonce que le Général commandant en chef est élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Fait au Quartier Général à Tananarive le 18 octobre 1895.

Le Général de division Duchesne commandant en chef.

CH. DUCHESNE.

Henri VERMEREN,

Capitaine en retraite.

(A suivre)



REVUE DES TROUPES COLONIALES

34^e ANNÉE

N^o 270



AVRIL

1940

SOMMAIRE

Sur le Front avec la n ^{ème} Division Coloniale (<i>suite</i>), d'après T. et M.	291
La Croix du Bigor, expédition de Madagascar (1895-1896) (<i>fin</i>) par le Capitaine en retraite Henri VERMEREN	299
Trois itinéraires en Casamance (1860-1901-1938) (<i>fin</i>), par le Capitaine R. CHAPOUTHIER, de l'Infanterie Coloniale	321
La Malaisie (<i>Étude géographique</i>)	343
Le Mariage chinois, par le Capitaine R. POMÉS, de l'Artillerie Coloniale.	349
Haïti, survivance française dans la mer caraïbe	361
La Tradition continue	365
Chronique de l'Étranger 368	Journaux et Revues 384
Chronique de l'Empire 376	Bibliographie. 388
Informations. 380	Chronique Philatélique 392

Direction: Section Technique des Troupes Coloniales

— Hôtel des Invalides - PARIS-7* —

Administration, Abonnements, Publicité: 2, Av. de La Bourdonnais



LA CROIX DU BIGOR

0

EXPEDITION DE MADAGASCAR

(1895-1896)

(FIN)

A TANANARIVE

Quelques jours après le 30 septembre, je suis désigné pour faire partie d'un petit détachement installé dans une maison en bordure de la route de Tamatave et à proximité de notre dernière position de batterie. Une pièce, prête à tirer est placée sur une esplanade, près d'un tombeau.

Nous sommes six canonniers sous les ordres d'un maréchal-des-logis. Le reste de la 9^e batterie est cantonné plus bas, près du marché d'*Analakely*, à l'entrée de la ville. Notre protection est assurée par une demi-section de Tirailleurs haoussas, commandée par un sergent d'Infanterie

de marine. Il montre la plaque de son ceinturon, bosselée par une balle de gros calibre le jour de la prise de Tananarive; il raconte que le choc l'a ployé en deux en lui faisant faire un tour complet et qu'il est ensuite tombé sur le dos pour se relever aussitôt, heureux d'en être quitte à si bon compte.

Il ne tarit pas d'éloges sur ses tirailleurs, vante leur courage, leur endurance, leur parfait esprit de discipline et de dévouement à leurs chefs. Il paraît que lorsque la charge sonne, il est impossible de modérer leur élan, et les gradés européens ont grand'peine à les suivre. Ce sont de solides gaillards, d'un noir de jais; leur voix est très douce et chantante. Ils portent fièrement la tenue, vareuse bleu marine à parements jaunes, ceinture rouge, culotte bleue, jambières rouges, chéchia à gland jaune. Ils sont originaires du Soudan central et du Dahomey. Quelques-uns se sont battus contre nous dans l'armée de Béhanzin et en gardent les traces. En marche, ils portent leur barda sur la tête, couverture en sautoir.

Nous faisons bon ménage avec ces guerriers noirs dont j'ai déjà apprécié les qualités, pendant la colonne volante, où la 9^e fut renforcée par une section de ces précieux auxiliaires, employés comme conducteurs de mulets et pourvoyeurs. (J'ai en effet oublié de mentionner que la 9^e batterie était réduite à une vingtaine d'hommes et que les officiers pointaient eux-mêmes les pièces). C'était tout ce qui restait des 600 artilleurs de marine, partis de Majunga cinq mois auparavant.

Nous occupons le rez-de-chaussée et l'étage de la maison; les habitants logent sous les combles. Nous les voyons rarement, sauf quand ils sortent pour aller à l'église; ce sont des catholiques très fervents.

Un événement sensationnel se produit: mon camarade Benoit, un Nantais fouinard, a découvert au milieu de la cour, dans un silo contenant du riz non décortiqué, une vingtaine de bouteilles de vermouth, de cognac, d'absinthe et de quinquina. Les habitants de la maison, qui ont sans doute volé ces liqueurs après le départ des commerçants français, lors de la déclaration de la guerre, n'ont pas l'air très rassuré. Ils n'auront rien à craindre, attendu que nous nous garderons bien d'ébruiter notre trouvaille; nous aurions trop de visiteurs intéressés! « *Tsarabe!* », ça va bien!

Le 15 octobre, nous voyons passer en filanzane, entouré d'une forte escorte de marsouins, le Premier Ministre *Rainilaiarivony*; le commandement l'éloigne de Tananarive où il pourrait fomenter des troubles.

Le 16, je vais rendre visite aux camarades de la 8^e Batterie cantonnés à *Andrianarivo*, à 1 kilomètre sur notre droite. Je n'y reste pas longtemps; les maisons sont remplies de puces; le bas de mon pantalon en est tout noir; je les chasse, car je ne veux pas faire de croisements avec celles de notre cantonnement qui sont en bien moins grand nombre. Je plains la 8^e, attendu qu'il n'y a que le feu pour arriver à se débarrasser de cette vermine.

Je vais aussi à la colline de l'Observatoire où se trouve un poste de surveillance. Ce sont les tirailleurs malgaches, commandés par le Chef de bataillon Ganeval, qui ont enlevé la position le 30 septembre. Il y a deux canons-revolvers, détériorés par notre bombardement. J'y suis surpris par un orage formidable, suivi d'une tornade. C'est le commencement de la saison des pluies !

Le 20, je vais percevoir mon prêt à *Analakely* et j'en profite pour monter au cœur de la ville.



Tananarive est bâtie sur deux lignes de hauteurs escarpées venant se rejoindre au palais du premier Ministre. Les maisons sont étagées sur les flancs des collines. Elles sont ordinairement à un et même deux étages, construites en pisé, charpente en bois dur, couverture en tuiles. Elles sont entourées d'un haut mur en terre et dans chaque enceinte on trouve un mausolée. Les Hovas, qui ont un grand respect pour les morts, enterrent les leurs devant leurs habitations. Ces tombeaux sont formés de deux plates-formes superposées; celle du bas, plus large. Sur le dessus, sont plantées des perches où sont enfilés des crânes de zébus avec leurs cornes.

Les rues de la ville, même les plus fréquentées, sont de véritables casse-cou. Ce ne sont que des rochers, plus ou moins plats, formant des escaliers à larges paliers. C'est, paraît-il, nécessaire pour modérer l'action des eaux pendant la saison des pluies.

Le seul mode de locomotion possible est le filanzane ou *fitacon*, sorte de chaise en bois montée sur deux brancards et portée par quatre ou six bourgeanes (porteurs betsiléos); avec ce moyen de transport, on passe dans les chemins les plus escarpés. C'est le fiacre de Madagascar, où tout le portage se fait à dos d'homme. Je reparlerai des bourgeanes, gens vraiment intéressants, au moment de mon retour en France.

Les monuments sont : le palais de la Reine, celui du premier Ministre, la cathédrale, le temple, la résidence et l'hôpital anglais.

Le palais de la Reine Ranaivalona-Mpanjaka est construit en bois de teck et de palissandre, il comprend quatre tours carrées aux angles et un bâtiment central. Son aspect est assez imposant. Il est complété par le Palais d'Argent, ainsi appelé à cause de son ornementation de clous brillants et de bardeaux garnissant les fenêtres. Le style de ce petit bâtiment est aussi prétentieux qu'indécis. Une enceinte de pieux et de murs entoure le palais de Sa Majesté, sauf du côté du Nord où se trouve l'entrée principale défendue par d'inoffensifs canons vieux modèle.

Le palais du premier Ministre est assez curieux avec ses clochetons. Il est bâti en bois de teck et recouvert de tuiles rouges.

La cathédrale catholique située sur la Place d'Andohalo (Andoual') est un beau monument bien français. Son intérieur est richement orné.

La Résidence de France est une coquette habitation recouverte de tôle peinte en bleu indigo. Elle est située au bas de la ville, au Nord-Ouest, près du lac sacré. Son dernier occupant avant la guerre était M. Le Myre de Villers. Actuellement, elle abrite le Général en chef.

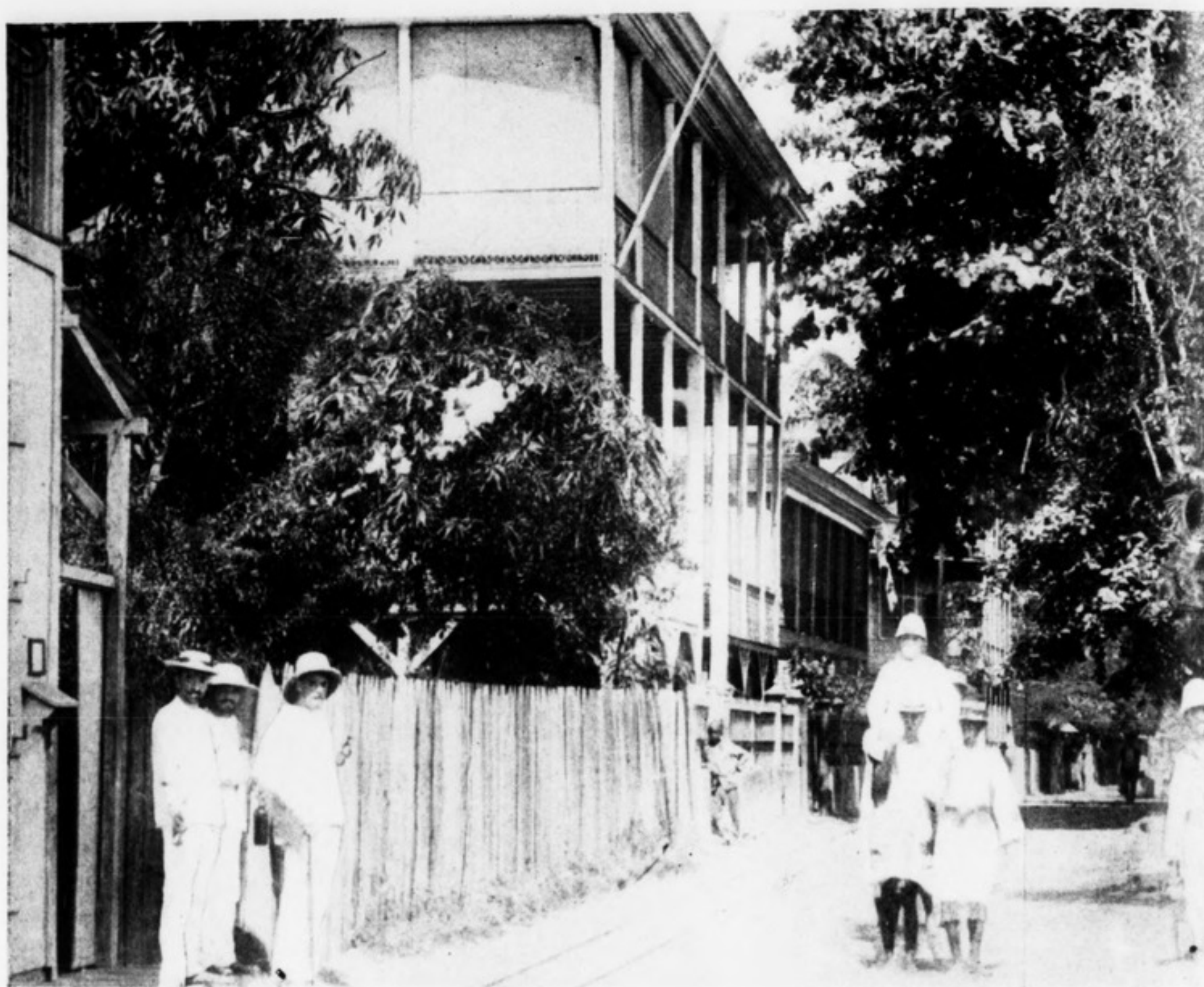
En descendant vers le marché ou *zoma*, on longe une terrasse surplombant le lac sacré et j'y remarque allongés comme des troncs d'arbres, des canons de gros calibre sans affût, portant sur la volée une couronne. C'est un don de la France sous l'ancien régime.

Je songe que pour apporter à dos d'homme, de la côte à l'endroit où ils se trouvent ces lourds engins, les bourgeanes de l'époque ont dû transpirer plus d'une fois !



COTE EST
UN ASPECT DE LA FORET





TAMATAVE EN 1896
 AU CENTRE DE LA VILLE : LA RUE DU COMMERCE



COTE EST
 UN VILLAGE INDIGENE AU BORD DE LA MER

Après la terrasse aux canons, on arrive dans le quartier européen où règnent quelques mercantis. J'en profite pour aller chez Salomon, acheter un petit pain pour 0 fr. 50, ce qui porte le kilogramme au prix de 10 francs. Je m'offre une bouteille de vin, soi-disant de Bordeaux, à 4 fr. 50, verre compris et du papier à lettres afin de donner de mes nouvelles aux miens qui sûrement doivent me croire mort. Salomon est connu de tout le Corps expéditionnaire; c'est lui qui a fourni les zébus nécessaires à notre subsistance. Il a dû gagner beaucoup d'argent, mais il le mérite car c'est un débrouillard, ce juif !...



Je vais ensuite faire un tour au marché. Il est très animé et bien achalandé, surtout le vendredi. Chaque denrée a son emplacement tout comme en France, mais il y a trop de mouches surtout sur les couffins de sucre, de couleur brune. Les marchands et les acheteurs indigènes sont munis de petites balances à fléaux où ils pèsent de petits morceaux de pièces de 5 francs en argent. La seule monnaie qui ne soit pas coupée est la pièce de 4 sous en argent. Les poids sont représentés par des petits morceaux de zinc, sans doute d'un poids fixé. Il y a quelques pièces de 5 francs à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche. Ce sont des thalers. En ce qui nous concerne, les paiements se font avec des « 4 » sous. On dit un « quatre sous », deux « quatre sous », etc... et quand le compte y est, la marchande dit « *Tsarabé !* ». Les pièces d'or sont très rares, mais la poudre d'or est assez employée dans les transactions.

Le marché du vendredi est le lieu de réunion le plus pittoresque qu'on puisse imaginer; je crois bien que toutes les nations du globe y sont représentées. Français, Anglais, Allemands, Algériens, Sénégalais, Dahoméens, Chinois, Somalis, Indiens et toutes les races de l'île, Betsileos, Antakaranas, Sakalaves, Betsimisarakas et enfin les braves Légionnaires qui comprennent dans leurs rangs des représentants de tous les pays civilisés.

Parmi tout ce monde, on distingue les Hovas, drapés dans leurs *lambas*, hommes et femmes. Les hommes sont coiffés d'un chapeau en rafia à

larges bords. Ils ont les cheveux lisses; leur profil régulier se rapproche beaucoup du nôtre; leur teint est plus ou moins foncé, suivant leur métissage. Les hommes s'habillent à l'Européenne: pantalon de coutil blanc, veston de même étoffe, souliers blancs ou vernis; leur langage agréable à l'oreille, est rempli de douceur courtoise. Au fond, ils ne sont peut-être pas très francs, mais leur politesse dissimule parfaitement les sentiments qu'ils peuvent porter à notre égard; leur caractère est très gai; ils se présentent avec aisance et élégance. Ils ont notamment une façon très dégagée pour rejeter leur *lamba* sur l'épaule, à la manière andalouse.

Les femmes sont belles et élégantes. Elles sont drapées de peignoirs blancs ou de couleurs vives, serrés à la taille par un ruban de nuance claire. Leurs attaches sont fines et elles portent également des souliers blancs ou vernis. Beaucoup de jeunes enfants, à la mine intelligente, parlent le français qui leur a été enseigné par les missionnaires et les sœurs. Quelques-uns parlent anglais, car il y a à Tananarive depuis longtemps des écoles françaises et anglaises. L'influence de ces deux nations se fait sentir surtout dans le domaine religieux, catholique ou protestant.



En résumé, je trouve que les Hovas sont intéressants et s'ils n'ont pas des vertus guerrières très développées, ce dont nous les remercions, ils ont le sens du négoce et le goût de l'agriculture. J'ai déjà parlé de leurs plantations, je n'y reviendrai pas. Généralement instruits, ils ont le goût de la musique, non pas celle du tam-tam comme les noirs, mais des instruments délicats qui conviennent bien à leur sens artistique. L'instrument national est une sorte de harpe, dont les cordes sont fixées à l'entour, d'un gros bambou et tendues par des petites clavettes. On appelle cet instrument la *valiha*. Les sons que les Hovas, hommes et femmes, tous musiciens, en tirent, rappellent ceux de la mandoline. On trouve à Tananarive tous les instruments, depuis l'accordéon jusqu'au piano.

Depuis longtemps, un orchestre complet y est organisé, à l'Européenne. J'ai eu, plusieurs fois, l'occasion de l'entendre. Il exécute convenablement

des polkas, mazurkas, valse, scottichs et marches; tout au plus peut-on reprocher à la grosse caisse d'abuser un peu de sa voix sourde. Détail peu banal, chaque concert commençait et finissait par *La Marseillaise* !...

En somme, sans vouloir préjuger de l'avenir, je crois que les Hovas, comme les autres peuplades de l'île, lorsqu'ils auront compris que la France n'a pas d'autre but que leur prospérité, deviendront nos auxiliaires. Ce sera peut-être long, il y aura des réactions, mais le résultat final n'est pas douteux. Ils sont trop intelligents pour rester irréductibles.



Vers la fin d'octobre, la 9^e batterie, notre poste compris, s'en va cantonner à *Soanierana*, vaste bâtiment servant de palais à la sœur de la Reine et situé dans la plaine, à l'Ouest de la ville. La 8^e reste à *Andrianarivo*. Nous serions bien dans notre palais s'il n'y avait pas tant de puces. Il est suffisamment vaste pour qu'au rez-de-chaussée, la 9^e et les éléments du génie puissent y loger et qu'une compagnie de marsouins s'installe à l'étage. La bordure gazonnée entourant le palais était limitée par une grosse chaîne en fer forgé. Derrière le palais s'élevaient plusieurs constructions. C'était la cartoucherie où l'on pouvait voir, sur des tours se manœuvrant au pied à l'aide d'une pédale, des obus de 80 m/m abandonnés, à moitié polis. Des prisonniers étaient occupés à briser des fusils démodés, dont la crosse nous servait à faire du feu. C'est dommage qu'un collectionneur ne se soit pas trouvé là ! Il aurait pu faire une moisson intéressante. Depuis le fusil à silex du temps de Louvois, jusqu'au Winchester de modèle récent. Je dois dire que dès notre entrée dans la capitale, la recherche des armes avait été entreprise, aussi bien dans les villages environnants que dans les caves des palais. Récupération fructueuse ! 44 pièces Hotchkiss de 77 m/m système Krupp à fermeture à coin; 24 mitrailleuses Gardner sur trépied en cuivre; 6 canons-revolvers de marque anglaise; 20.000 fusils de tous modèles, Sinders, Winchester, Remington, Martini-Henri, fusils à pierre et à piston et jusqu'à des chas-sepots; 30.000 kilos de poudre, une quantité considérable de cartouches et d'obus. Le palais de la Reine en recélait, pour sa part, une grande quantité et si un de nos obus à mélinite était tombé sur le dépôt, c'eût été un beau feu d'artifice !

Le matériel d'artillerie était presque neuf. Plusieurs grandes caisses non déballées contenaient des canons-revolvers tout neufs et l'adresse sur les colis était la suivante : « Schervington - Tananarive ». Les Munitions et la poudre furent déposées dans un îlot du lac sacré et les canons servirent à armer les forts en construction sur les hauteurs environnantes.



Je fus employé à l'édification de l'ouvrage avoisinant *Soanierana* et j'y contractai des accès de fièvre qui finirent par ne plus céder à la quinine et se traduisirent en plus par de violents maux d'estomac.

La saison des pluies est actuellement établie et ce n'est point fait pour améliorer l'état de ma santé; cette terre, assoiffée pendant six mois, laisse maintenant dégager des miasmes pestilentiels qui favorisent la fièvre.

La pluie tombe par suite d'orages, et quels orages ! L'atmosphère est d'abord irrespirable, puis le ciel s'embrase, les coups de tonnerre se succèdent sans interruption, la foudre tombe à chaque instant et c'est la raison pour laquelle chaque maison est pourvue d'un paratonnerre, ce qui n'empêche pas les accidents mortels de se produire nombreux. Je vis un jour sur l'esplanade de *Soanierana* le fluide abattre un troupeau de dix bêtes à cornes et quatre indigènes. L'eau tombe comme si les cataractes du ciel s'entr'ouvraient, elle balaie tout, ravine les chemins, déracine les arbres, puis tout s'apaise, la chaleur reprend et le lendemain c'est le même spectacle. Seules, les nuits sont fraîches à Tananarive.

Le 22 novembre, il y a grande fête en ville, nous sommes consignés au cantonnement. C'est la cérémonie du « Bain de la Reine ». Tananarive présente un aspect particulier. Du palais, après la baignade officielle de la Majesté, environ deux cents taureaux ou vaches sont lâchés à travers les rues et les indigènes de la classe pauvre leur donnent la chasse à coups de sagaies. La Reine et les Ministres assistent à la terrasse du palais, à cette corrida d'un nouveau genre qui devient bientôt une répugnante boucherie. Chaque bête a, à ses trousses, une foule hurlante et, à peine tombée, elle est découpée toute vivante à grands coups de coutelas. Chaque agresseur se sauve ensuite avec un morceau de viande encore palpitante. Le soir, feu d'artifice avec l'embrasement final dessinant, dans un ciel d'orage, les lettres flamboyantes R. M. (Ranavalona Mpanjaka) et R. F. (République Française).

Manifestation de loyalisme toute platonique, puisque dans la même soirée, nous apprenons que le gros village d'*Arivonimamo*, à 40 kilomètres de la capitale, est occupé par 2.000 indigènes armés et qu'un pasteur protestant anglais, sa femme et sa fille ont été massacrés et empalés sur des pieux aiguisés.



Le lendemain, sous une pluie torrentielle, nous voyons partir le bataillon de tirailleurs malgaches du commandant Ganeval et ça ne doit pas marcher tout seul puisque le 25 novembre, 2 pièces de la 9^e et 2 compagnies de tirailleurs haoussas, nos voisins de cantonnement, partent à leur tour en hâte de renforcer les Malgaches encerclés au-delà de *Fenoarivo*, à 10 kilomètres de Tananarive. Nous entendons bientôt les détonations bien connues de nos 80 m/m. Ensuite nous apprenons qu'il y a eu un fort combat où les rebelles ont eu plus de cent tués; qu'un sergent français a été massacré, que les tirailleurs malgaches ont eu des pertes sérieuses, qu'*Arivonimamo* a été repris et des villages brûlés en représailles et qu'enfin une douzaine de chefs rebelles ont été capturés et amenés à Tananarive pour y être jugés par la cour martiale. Ils seront fusillés dans le courant de décembre.

Ces événements font suite à ceux qui se produisent sur divers points depuis la prise de la ville. L'armée hova, en effet, n'a point mis bas les armes; elle s'est dispersée et de nombreux groupes, armés de fusils à

répétition, tiennent la campagne, attaquent les isolés et les convois de ravitaillement. Les infatigables Haoussas sont déjà allés du côté d'*Ankazobe*, sur la route de Majunga, et ont dispersé des bandes. En somme, nous avons l'impression d'un malaise général et la presque certitude que la pacification de l'île, deux fois grande comme la France, pourrait réserver des surprises désagréables. Les Hovas ne constituent pas les seules tribus guerrières, faciles à entraîner par l'appât du pillage et il serait étonnant qu'il ne se trouvât point de chefs pour organiser la résistance !

A Tananarive, pour l'instant, et bien que ce soit de là que partent les ordres, rien ne bouge ; mais nous ne tardons pas à nous apercevoir, en dépit des sourires et des *tsarabe* (ça va bien), que nous sommes parfaitement indésirables.* Il nous est recommandé de ne pas nous éloigner isolément des cantonnements. Seules, les petites *ramatoas* nous restent fidèles.



Cette attitude des Hovas pouvait d'ailleurs trouver sa justification dans les faits suivants.

D'abord surpris et remplis de crainte par notre marche rapide d'*Andriba* à Tananarive, les Hovas ne devaient pas tarder à se remettre de leur émoi, en nous voyant si peu nombreux (à peine 3.000 hommes de troupe dans une ville de 100.000 habitants). Un officier d'artillerie hova, qui aurait suivi un stage à Fontainebleau, aurait dit à nos officiers que nous ne serions pas entrés dans leur capitale, s'ils n'avaient été leurrés par la vue des convois de mulets dévalant dans des nuages de poussière les pentes de l'Imerina, donnant ainsi l'apparence trompeuse de notre arrivée en force considérable (braves mulets !) C'est après tout bien possible ; 2.500 mulets en file indienne, ça tient de la place !

D'un autre côté, il faut reconnaître qu'en dehors de nos effectifs réduits à leur plus simple expression, nous ne payons pas de mine, surtout les troupes blanches, avec nos effets élimés et sales, nos visages émaciés, de teinte terreuse, et notre démarche traînante de fiévreux et dysentériques. Nous n'avons certainement pas l'allure martiale qui conviendrait pour en imposer aux vaincus de la ville très observateurs et disposés, on le serait à moins, à en déduire que notre faiblesse leur permettrait peut-être une facile revanche.

Enfin, il ne paraît pas que le Commandement, (sans doute par ordre), fasse preuve de sévérité tant à l'encontre de sa Majesté Ranavalona, dont le drapeau flotte toujours sur son palais, que vis-à-vis des Ministres et « Honneurs », tous plus ou moins intéressés à nous créer des difficultés. A mon sens, nous donnons l'impression de ne pas savoir pour l'instant profiter de notre victoire. C'est regrettable.

De toutes façons, que ce soit une question de prestige à relever, ou pour sauvegarder notre sécurité, il serait grand temps que du sang frais soit infusé au Corps d'occupation par l'arrivée de renforts.

En ce qui me concerne, c'est une affaire réglée : je suis à bout de résistance. Les accès de fièvre deviennent de plus en plus fréquents et violents. Avec la perte d'appétit, mes forces diminuent ; je marche à grands pas vers la cachexie et la mort. J'ai vu mourir trop de camarades pour garder la moindre illusion.

Ce doit être également l'avis du docteur Martel, puisque, le 17 décembre, il me présente devant le Conseil de Santé, qui décide mon rapatriement d'extrême urgence pour « fièvre intermittente rebelle et anémie paludéenne ».

Le 27 décembre, je me rends au bureau de garnison, situé Place d'Andohalo et point de rassemblement des porteurs de filanzanes ; mais le service des transports n'ayant pu, en raison de la fête qui se prépare, réunir les porteurs en assez grand nombre, le départ est différé au lendemain. Je me présente au Colonel Oudry, commandant le régiment d'Algérie, mon tout proche compatriote, puisque sa famille habite Durtal et la mienne Bazouges-sur-Loir, à 7 kilomètres.

Le Colonel me charge de diverses commissions, sans paraître convaincu que je pourrai m'en acquitter : je suis si fatigué !

Je ne regrette pas ce retard, car il me permet d'assister à un spectacle très curieux : le défilé de toute la cour accompagnant la Reine dans une sortie en ville.

Le cortège descendant du Palais arrive Place d'Andohalo. Il est ainsi composé :

1° un peloton de la garde royale en uniforme bleu foncé, pantalon à bandes rouges, pieds nus, l'arme dans le bras gauche ;

2° les dignitaires de la cour en habit et haut de forme ;

3° les dames de la suite vêtues à l'européenne, chapeau garni de fleurs, robes à ramages; elles sont toutes en filanzane.

4° les officiers de Sa Majesté, portant avec élégance l'uniforme d'artillerie, dolman à tresses noires, culotte à bandes rouges, casque à pointe; ils sont chaussés de bottes vernies éperonnées et montés sur des chevaux harnachés à la française;

5° la garde royale (environ un bataillon) en colonne par sections. Les gardes sont vêtus d'une veste blanche serrée à la taille par un ceinturon porte-baïonnette, d'un pantalon de toile et pieds nus. Ils portent l'arme dans le bras gauche et leur marche paraît être une imitation du « pas de l'oie ». Ils sont coiffés d'un haut schako, sans visière, en cuir verni. Viennent ensuite, les Ministres aux Honneurs : ils précèdent la filanzane où trône la Reine, vêtue à la française d'une robe jaune serin. Elle a la tête surmontée d'une couronne et m'a paru assez jeune et jolie. Sa chaise à porteurs est abritée sous un large parasol rouge que la reine seule a le droit d'arborer. Je plains le serviteur qui tient ce grand parapluie à bout de bras. Les Généraux français à cheval, suivis de leur Etat-Major, se tiennent à proximité de Sa Gracieuse Majesté et une foule énorme suit en poussant des cris de joie qui couvrent la musique royale jouant une marche lente à grands renforts de cuivre et de grosse caisse.

RETOUR

Le 28, au matin, les porteurs étant enfin réunis, je quitte Tananarive. Le convoi se compose d'un officier des Tirailleurs Algériens, glorieusement blessé à l'épaule le 30 septembre (capitaine Delbousquet), d'un légionnaire, de 2 soldats du 200^e, de 2 sapeurs du génie et de moi-même.

Il y a près de 400 kilomètres pour arriver à Tamatave. La révolte paraît s'étendre dans l'Emyrne; la question est de savoir, si sans escorte, nous pourrions passer.

La route traverse les rizières, au bas de la ville, passe à *Andrianarivo* puis à *Andriasoro*. Je revois ainsi une partie du champ de bataille et notamment l'habitation où j'ai passé un mois et que nous appelons la « Maison du Général Voyron », parce que c'est là que notre Général a passé la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre. On parle d'établir près d'elle un fort qui portera le nom du Général Duchesne.

La première étape est à *Keramadinika*, à 40 kilomètres, toujours en plaine mais à partir de là le terrain change; nous approchons des montagnes à partir de là le terrain change; nous approchons des montagnes de l'*Ankove*.

Le lendemain, après la traversée en pirogue du fleuve *Mangoro* aux eaux noirâtres infestées de crocodiles, nous couchons à *Ankanona*.

La troisième étape se fait à *Moramanga*, gros village d'une centaine de cases où nous nous approvisionnons, car nos vivres emportés de Tananarive, transpercés par la pluie qui ne cesse de tomber sont inconsommables. Biscuits en bouillie.



Le 31 décembre, nous quittons *Moramanga* sous une pluie persistante et peu après, nous entrons dans la grande forêt d'*Alanamasaoatra* en suivant un sentier abrupt et défoncé par les avalanches d'eau. Les bourgeanes sont soumis à une rude épreuve. Ils sont six par filanzane, quatre en action, un à chaque brancard, porté sur l'épaule. Les deux de devant marchent en partant du pied gauche, ceux de derrière du pied droit de manière à éviter le balancement aussi fatigant pour eux que désagréable pour le voyageur. Ils ne s'arrêtent jamais en route. Les deux bourgeanes disponibles marchent un de chaque côté et se glissent en même temps sous les brancards pendant que leurs camarades se dégagent vivement et courent en avant ou sur les côtés. Dans les passages, ils se tiennent par

le bras. C'est un rude métier que le leur; il leur faut du souffle et de la vigueur dans les jarrets. Heureusement que ni les uns ni les autres des rapatriés, ne constituons des poids lourds. Malgré ma taille de 1 m. 73, je pèse tout habillé 58 kilos; au départ de Lorient j'en accusais 68, déshabillé.

Vers le milieu de la journée, nous arrivons à un village récemment brûlé par les *fahavalos* (pirates). Un convoi de vivres a été complètement pillé, car je vois des sacs de farine éventrés, des boîtes de conserves, des cantines d'officiers et des liasses de journaux éparpillés. Les indigènes paraissent terrorisés et joignent les mains en criant: «Y a Fahaval', Y a Fahaval'!». Ce n'est pas très encourageant et nos bourgeanes échangent des regards inquiets.

Pour les rassurer, nous chargeons nos fusils et nous repartons. D'après les renseignements des villageois, la bande serait forte d'une centaine de pirates armés de fusils et de sagaies. Comme nous ne sommes que six, le capitaine n'ayant que son revolver, c'est peu, d'autant que la nature du terrain ne permet pas de marcher groupés.

La nuit nous surprend en route; nuit obscure au point que les porteurs avancent à tâtons, risquant à chaque instant de tomber dans les ravins bordant le sentier. L'orage gronde au-dessus de nous et parfois la fulgurance d'un éclair illuminant le sentier, nous fait découvrir les précipices que nous côtoyons.

A plusieurs reprises, je veux descendre de filanzane pour soulager les bourgeanes, mais ils me font comprendre de n'en rien faire. Enfin, vers 10 heures du soir, nous arrivons au village abandonné d'*Ambavoniasina*. Un peu de riz cuit à l'eau de marais fut, pour les porteurs comme pour nous-mêmes, la seule pitance. Nous passons la nuit à faire sécher nos effets et à veiller à tour de rôle. C'est le 1^{er} janvier 1896.

Le jour se lève blafard et, toujours sous la pluie, nous repartons. Le chemin est littéralement défoncé et les bourgeanes y enfoncent jusqu'au mollet. De gros arbres abattus par les tornades barrent fréquemment la piste. Le sol argileux fait glisser les porteurs et, en descendant une pente très raide, ils perdent l'équilibre; la secousse me vide du siège et me

voilà étalé dans la fange. Je n'ai d'autre ressource que de me plonger dans un torrent pour me débarrasser de la boue gluante et nauséabonde dont je suis couvert. Je reste ensuite toute la journée dans cet état et ce n'est point fait pour calmer les accès de fièvre qui me secouent quotidiennement.

Vers le soir, nous arrivons dans la vallée de *Beforona*, au village lacustre du même nom. On dit que c'est l'endroit le plus malsain de l'île. C'est très possible avec les marais et prairies mouvantes qui l'entourent. Nous passons la nuit à nous sécher, roulés tout nus dans des nattes, nos effets suspendus aux parois de la paillote qui nous abrite, un feu allumé au milieu de la pièce.

Je suis horriblement piqué par les moustiques qui foisonnent.

Une demi-compagnie de Haoussas tient garnison à *Beforana*; nous croisons un détachement d'une quinzaine de tirailleurs, qui fait route sur Tananarive; il escorte un convoi de 44 caisses d'argent. Nous souhaitons bonne chance au sergent à qui est confiée la garde de ce trésor, en l'invitant à ouvrir l'œil.

Le 3 janvier nous repartons, mais à 10 kilomètres nous sommes arrêtés par un cours d'eau grossi par les pluies et infranchissable par suite du courant trop rapide. Nous revenons à *Beforona* et la pluie ayant fait trêve un jour, nous pouvons traverser à gué le lendemain; les bourgeanes enfoncent dans l'eau jusqu'aux épaules et portent les filanzanes à bout de bras.

Nous gravissons une chaîne de montagnes et tout à coup un bourgeane me montre au loin un point qui miroite. C'est la mer ! Débarqué à l'Ouest, c'est la côte Est qui est devant moi. A nos pieds, s'étendent de profondes vallées. Je commence à croire que je reverrai la France. C'est que je me cramponne à la vie de toute la force de mes 22 ans ! Il faut être jeune pour souffrir. La marche s'accélère, nous dévalons à toute allure. Mes bourgeanes sont véritablement merveilleux; ils se relaient sans changer l'allure du pas gymnastique.

Nous arrivons à *Ampasimbe* où nous croisons un détachement d'artillerie de marine, venant de France et qui monte à Tananarive.

De là, nous gagnons *Maromby* où nous devons trouver des pirogues pour descendre jusqu'à la mer le fleuve *Taroka*.

Maromby vient d'être brûlé par les fahavalos, mais les pirogues sont là. Nous embarquons aussitôt et nous voilà partis, emportés par le courant, au rythme des petites palettes dont les bourgeanes, devenues pagayeurs, frappent l'onde. Ces pirogues sont constituées par de longs arbres creusés, leur stabilité est incertaine; l'eau affleure le bordage à moins de 10 centimètres. Je suis assis exactement au milieu de l'esquif, sur un siège qui n'est autre que celui de mon filanzane. Les bourgeanes sont répartis de chaque côté. Ceux de droite tiennent leur palette de la main droite, ceux de gauche de la main gauche. En dehors du coup de ramette donné verticalement d'avant en arrière, ils ne font aucun mouvement de corps. Le barreur est assis à l'extrémité arrière et dirige la pirogue à l'aide d'une rame plus longue. Il encourage les pagayeurs en entonnant une litanie à laquelle les bourgeanes répondent par les mots « Oh-la-Hé ! Oh-la-Hé ! », à l'instant précis où les coups de palettes plongent dans le fleuve.



Le chef barreur de ma pirogue a dû être éduqué par des Marsouins car en dehors des phrases en langue hova, il chante en français; comme il s'aperçoit que je souris en tournant la tête de son côté, il va, pendant plus de six heures, toutes les deux ou trois minutes, me renseigner sur la générosité relative des sergents-majors et sergents-fourriers d'infanterie de marine en bonne fortune près des « *Ramatoas* ».

Notre passage réveille de nombreux caïmans, allongés au soleil sur les berges; ils ne paraissent pas autrement émus; il est vrai que nous allons si vite qu'ils n'ont pas le temps de remuer leur masse.

La navigation se poursuit et parfois, parmi les nénufars, on aperçoit un saurien à fleur d'eau. Le barreur qui a l'œil en éveil a bien soin de les éviter, sans quoi ce serait le plongeon, la noyade et le régal des caïmans. Rien ne presse de leur donner ce plaisir.

Peu à peu, le fleuve s'élargit et nous arrivons au confluent de l'*Iaroka* et de la *Vohitra*. Nous y croisons plusieurs pirogues transportant des Européens, tout de blanc vêtus.

A la tombée du jour, nous arrivons à *Andevorante*; je ne suis pas fâché de débarquer, d'abord parce que je suis ankylosé par l'immobilité prolongée, ensuite, parce que je sens venir le moment de l'accès de fièvre quotidien. Je distribue aux bourgeanes une dizaine de pièces de 4 sous, et ils s'en vont se gorger d'alcool de riz dans la case où je me roule dans une natte pour laisser passer l'accès. Le matin, à l'heure fixée, je suis assis dans mon filanzane et les bourgeanes ne paraissent pas se souvenir de leur beuverie.

Je n'ai pas eu le temps de visiter *Andevorante*. Gros bourg au bord de la mer, appelé à un avenir certain, s'il devient tête de ligne des transports vers l'intérieur.

Nous traversons la *Vohitra* et nous nous engageons sur une piste longeant presque constamment la plage. A notre gauche sont des lagunes que la mer envahit à marée haute.

La piste est sablonneuse, les bourgeanes marchent plus lentement, parce qu'ils enfoncent dans le sable. Ils peinent davantage, mais ils sont tellement courageux que nous sommes sûrs d'arriver de bonne heure à l'étape. Ils sont couverts de sueur, et les bourrelets de chair, que font saillir les brancards, saignent sur les épaules. Je plains ces pauvres gens, qui paraissent cependant contents de leur sort. Tout est relatif. Sur le sentier, il y a de nombreux et inoffensifs serpents de toutes couleurs. Ils se chauffent au soleil et s'enfuient en entendant le piétinement des porteurs. Nous faisons étape à *Anotoditra*, puis le lendemain à *Anabavanasina*. Nous embarquons ensuite sur des pirogues pour traverser l'*Ivondrona* et un petit lac au-delà; enfin, nous débarquons après le passage du *Ramasoro*, près de Tamatave.

Nous remontons en filanzane, et nos bourgeanes nous déposent au bureau de la Place au milieu de la ville. Nous sommes logés, mes cama-

rades et moi, au Dépôt des Isolés et c'est avec une grande satisfaction que je peux manger du pain et boire du vin dont je suis privé depuis plus de six mois. Je vais ensuite chez le perruquier chinois; je ne m'étais pas regardé dans une glace depuis le départ de France: je suis effrayé de retrouver mon visage amaigri. Je me promène dans Tamatave le long de l'unique rue que traverse de bout en bout une voie Decauville. L'air de la mer m'a fait du bien; j'ai meilleur appétit, je recouvre des forces et la quinine fraîche atténue la violence des accès de fièvre.



Le 10 janvier, j'embarque sur l'*Ava*, paquebot annexe des Messageries Maritimes, qui, après escale à Sainte-Marie de Madagascar, Diégo-Suarez, Majunga, doit me conduire à Mahé des Seychelles, où je transborderai sur l'*Australien*, venant de Nouméa.

L'*Ava* est un vieux bateau, très sale, si sale même que, cependant blasé par huit mois de campagne, je renonce à profiter de la couchette qui m'est attribuée dans l'entrepont. Les matelas garnis de varech ont leur enveloppe rougeâtre, maculée de crasse. Ça sent le pourri et les cancrelats, qui pullulent. Couchant à même le sol depuis Majunga, je préfère ne point changer mes habitudes et je vais m'étendre sur le pont, qui lui, lavé chaque matin, est au moins propre. La nourriture est passable. Je mange surtout du pain comme si c'était une friandise; je serai d'ailleurs très long à me réhabituer à le consommer selon les règles. Je me surprendrai en effet plus d'une fois, mangeant mes aliments sans pain, et dégustant ensuite mon pain comme dessert.

Nous croisons de nuit devant Sainte-Marie et Diégo; à l'aube devant Majunga.

Nous repartons pour Mahé. La mer est clémente; nous sommes une quinzaine de soldats rapatriés sans compter les passagers de classe. Deux des nôtres meurent en cours de route et sont immergés. Cette cérémonie a lieu à la tombée de la nuit: le corps est roulé dans une toile et atta-

ché sur une planche lestée d'un morceau de fonte; le sabord est ouvert, l'hélice stoppe, des trilles de sifflet déchirent l'air et le corps est glissé doucement par le sabord. La marche est ensuite reprise.

Accoudé au bastingage, je regarde ce spectacle sans émotion; j'en ai tant vu mourir de camarades, que je ne réagis plus devant la mort.

Nous arrivons à Mahé, port anglais, dont les habitants en grande partie d'origine française lointaine, ont conservé la langue de leurs ancêtres en supprimant les r. De Mahé, je n'ai conservé que le vague souvenir d'une haute montagne boisée, de villas enfouies dans la verdure et de petits îlots si verts qu'on croirait, à distance, voir des plats d'épinards tremper dans une sauce laiteuse, car la mer incendiée de soleil, est très claire.

L'*Australien* mouillant en rade, nous y sommes conduits en chaloupe et en route pour la France !



Traversée sans autre histoire que l'immersion de deux compagnons de route, partis en même temps que moi de Tananarive : le soldat du 200^e et le légionnaire.

La vie à bord est tout autre que sur l'*Ava*. Nous sommes choyés par le personnel et les passagers, bien soignés par le médecin du paquebot. On nous a donné des couchettes de 3^e classe avec des draps bien blancs. Je peux enfin m'étendre sur quelque chose de propre. Je ne me suis pas déshabillé pour dormir depuis Lorient, en mars de l'année précédente et nous sommes à la moitié de janvier 1896. On s'habitue à tout.

L'équipage nous a prêté du linge de rechange; nos effets sont passés à l'étuve, et, suprême délice, je peux prendre un bain chaud, un vrai, dans une baignoire, avec du savon et une serviette pour m'essuyer. Je me trouvais si bien dans la baignoire que je faillis m'y endormir. Cela semble bien puéril ce que je raconte ! et cependant j'exprime simplement mon état d'âme. Manger du pain blanc, coucher dans des draps, n'avoir plus de poux, me sentir physiquement propre, comme Dieu merci je crois l'être au moral, que pourrais-je souhaiter de mieux ? Le goût de l'existence me revient avec le bien-être, la saine nourriture, les médi-

caments administrés judicieusement. Après dix jours de traversée, lorsque nous passons le Cap Guardafui, je n'envisage plus la possibilité d'être un soir glissé « en douce » par le sabord. J'ai la ferme espérance que je reverrai le clocher natal et l'*Australien* cependant, n'avance pas assez vite à mon gré.

Arrêt à Djibouti pour charbonner. Pas très loin de nous se trouve ancré un navire italien chargé de troupes. Les pauvres gars n'ont plus longtemps à vivre; le 1^{er} mars, à Adoua, en Erythrée, les guerriers Abyssins de Ménélick les massacreront.

Nous repartons; je revois Bab-el-Mandeb, Périm, Cheik-Saïd, la mer Rouge, Suez avec les petites sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui agitent leur mouchoir aux fenêtres de l'hôpital, le canal, Port-Saïd, la Méditerranée, Messine, le Stromboli qui fume, Bonifacio et enfin Notre-Dame de la Garde.



Nous voilà à Marseille. C'est le cas de le dire des deux façons : je reviens de loin ! Petit accroc en entrant dans le bassin de la Joliette : l'*Australien*, par suite de la rupture d'une amarre d'un des remorqueurs, est drossé par le mistral et se déchire l'avant à tribord contre le môle. C'est à hauteur de la ligne de flottaison. Par ordre du Commandant, tous les passagers se portent du côté babord pour empêcher l'eau de pénétrer et c'est d'un petit air penché que le navire évolue lentement pour venir s'amarrer l'arrière au quai. Nous sommes le 29 janvier 1896.



Départ pour Toulon où le 3^e régiment se charge de m'habiller à neuf, de payer ma solde, mes frais de route et me voilà dans le train à destination de Bazouges-sur-Loir. Il fait un froid intense et pendant la nuit, dans la traversée de l'Auvergne, je suis obligé de me coucher sur les bouillottes pour ne pas périr de froid. Arrêt à Tours où je dois aller à l'hôtel pour laisser passer un accès de fièvre.

Le lendemain j'arrive chez moi, je n'ai que juste le temps de me mettre au lit, vomissant la bile à pleine bouche. Parents, amis sont effrayés, j'ai l'avantage de voir de suite à mon chevet le médecin et le prêtre, je n'aurai besoin que du premier de ces messieurs et bientôt je serai rétabli suffisamment pour pouvoir rejoindre, après deux mois de convalescence, le 2^e régiment à Cherbourg. Je suis affecté à la 1^{re} batterie montée, capitaine Jacques, et employé, en ma qualité d'ancien cavalier, à la remonte pour le dressage des chevaux d'officier : lieutenant Hauët.



Le 14 juillet 1896, sur la place Napoléon, le Colonel remet aux survivants la Médaille commémorative et prononce l'allocution suivante dont chacun de nous reçoit un exemplaire.

Officiers, sous-officiers, brigadiers et canonniers.

Au moment où je vous remets la Médaille Commémorative de l'Expédition de Madagascar à laquelle vous avez pris part, ma pensée se reporte avec émotion vers ceux trop nombreux hélas de nos camarades qui sont restés là-bas et que ne reverront plus leurs familles ni leurs amis. Je salue respectueusement la mémoire de ces vaillants, mais ils ne sont pas à plaindre, car ils sont morts pour la Patrie. Qu'ils reposent en paix à l'ombre du drapeau français dans la grande île africaine devenue française.

Quant à vous, portez avec fierté, la Médaille que j'ai attachée sur votre poitrine, car, que vous ayez fait partie des colonnes de ravitaillement ou bien que vous ayez combattu dans les batteries d'avant-garde qui assurèrent le succès de l'expédition et firent tomber Tananarive en notre pouvoir, vous avez fait tout votre devoir. Cette médaille atteste vos efforts persévérants pendant une campagne longue et pénible, elle est la récompense de votre courage et de votre exacte discipline, je suis heureux de vous en féliciter.

J'ai terminé. J'aurais voulu que mon récit fût rehaussé par la relation de combats épiques sous le grand soleil d'Afrique, d'actions d'éclat, de trophées enlevés, de troupes montant à l'assaut, drapeaux déployés, clairons sonnant la charge; je n'en ai été ni le héros ni le témoin. Je l'aurais désiré enjolivé par des histoires gaies: mes souvenirs n'en ont point gardé la trace.

Par contre, le spectacle de la lugubre route et la lente agonie de tant de camarades ont toujours, pendant que j'écrivais, hanté ma pensée.

Aussi bien, ai-je été souvent tenté de poser ma plume ou de déchirer les premières pages de ce cahier.

Mes souvenirs m'entraînaient, cependant.

J'ai poursuivi.

Henri VERMEREN,

Capitaine en retraite.

